

Pierre Béhel

**Une dernière semaine
auprès de la mer**

Roman

Une dernière semaine auprès de la mer

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Une dernière semaine auprès de la mer

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Une dernière semaine auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Une dernière semaine auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

Un soir de printemps

Même s'il faisait encore un peu froid, le ciel était bleu. Il n'y avait que quelques nuages blancs sur les prés déjà verts. Ils étaient trop légers pour assombrir la terre en manque de soleil. Tout un long hiver venait de passer.

La route coupait la campagne, passant par dessus les courbes des petites collines. Quand un caprice du relief était trop important, alors seulement la route daignait connaître un virage ou deux. Mais les plateaux calcaires ont cet avantage d'être presque plats.

Déjà, certains champs se couvraient d'un fin duvet d'une culture en train de pousser. Ailleurs, des vaches étaient sorties de l'étable, ravies de se dégourdir les jambes dans une vraie terre d'un vrai pré.

La petite voiture roulait à une allure un peu excessive pour elle. C'était une voiture des villes, guère habituée à tous ces champs. Le conducteur respectait strictement le code de la route et les limitations de vitesse. Sur ce dernier point, il n'avait de toute façon pas vraiment le choix.

Il avait quitté Morbourg après le déjeuner avec son successeur, lui adressant ses dernières recommandations. Puis il avait chargé ses dernières valises dans sa fidèle voiture. Et il était parti. Il n'avait

Une dernière semaine auprès de la mer

pas voulu se retourner. Il aimait son ancien poste. Pourtant, il se savait appelé loin du confort de la ville. Il avait une mission. Rester en ville, gravir les échelons de la hiérarchie... Oui, il y avait songé. Mais on ne fait pas son choix de vie, pas à l'époque moderne, par ambition. Il s'était senti appelé une nouvelle fois, comme lorsqu'il avait fait son choix de vie.

Il était nerveux, malgré tout. Il passa l'index de sa main droite dans son col romain pour se gratter le cou. Il avait retiré sa veste pour conduire mais gardait sa tenue de prêtre. L'évêque avait voulu hésiter avant d'accepter. Pourquoi un prêtre encore jeune et dynamique tenait-il tant à aller s'enterrer là-bas ? Ne serait-il pas plus utile en ville, auprès de jeunes en perte ? Ne savait-il pas que, en ayant étudié à Rome, il pourrait prétendre à des fonctions supérieures ? D'un autre côté, les volontaires ne se bousculaient guère et il fallait bien finir par nommer quelqu'un.

Alors, le curé de la ville était parti aux champs. Dans sa petite automobile qui n'avait jamais été aussi loin, il roulait sur la grande route qui passait à quelques encablures de la falaise, derrière quelques villages. Le jeudi, en milieu d'après-midi, il n'y avait guère de trafic. Mais quelques véhicules doublèrent malgré tout celui du curé.

Peu après avoir quitté Morbourg, il avait traversé Saint-Alban. En quittant cette petite ville de la

Une dernière semaine auprès de la mer

proche banlieue, il était entré pour de bon dans la campagne. Il laissa sur le côté quelques routes partant vers tel ou tel village, comme Criquebourg par exemple, qui était à peu près à mi-chemin de sa destination.

Tout d'un coup, le sol sembla s'affaisser. La route se rapprochait du niveau de la mer en entrant dans la vallée de la Sanbec. Cette petite rivière avait, au fil des siècles, creusé le plateau calcaire. Il n'avait pas été envisagé un seul instant de construire un pont par dessus le val. La route s'y enfonçait et ressortait de l'autre côté, sans qu'elle ne doive beaucoup zigzaguer. Mais, du coup, la grande route se rapprochait de la mer. Elle traversait Valbourg.

Ce petit port avait toujours été un village de pêcheurs. Valbourg, au contraire de Criquebourg ou d'autres villages côtiers, n'avait pas connu d'heure de gloire à la fin du dix-neuvième siècle : trop éloigné de Morbourg, il n'était jamais devenu une station balnéaire. Aucun bourgeois n'avait jamais eu l'idée saugrenue d'y installer une villa pour ses parties de campagne.

L'après-midi touchait à sa fin. Plus d'une heure de route, presque deux heures en fait. Mais, enfin, le curé arrivait à Valbourg.

Par la route descendant du plateau sur le flanc du val, il admira son nouveau domaine, là où il aurait charge d'âmes. Il ralentit. On voyait bien la Sanbec, serpentant au centre de la vallée. Elle traversait le

Une dernière semaine auprès de la mer

bourg et allait rejoindre la mer dans le port. La crique naturelle creusée par la rivière avait été resserrée par deux petites digues protégeant le bassin où se garaient les bateaux. Il y avait donc toujours une sorte de courant qui poussait vers le large quand on était dans l'eau. Et seule la marée montante facilitait le retour au port.

Le coeur du village était petit, composé essentiellement de maisons typiques de la région. La plupart étaient de plain-pied, quelques unes avec un étage. Toujours, il y avait des murs mêlant le calcaire blanc et le silex noir sous des toits couverts d'ardoises. Le centre-ville ne comptait que quelques rues. Le seul bâtiment différent était le supermarché : moderne, d'architecture métallique, il était facile à repérer. Il se situait sur une sorte de petite place, face à une bâtisse un peu plus imposante que les autres, sans doute la mairie.

Quand le regard se perdait autour du village, il croisait des fermes bâties sur le modèle des maisons de ville, entourées de granges qui ressemblaient aux maisons quand elles n'étaient pas en bois. Parfois, il y avait, ici ou là, quelques maisons modernes. Pas d'usine, pas d'entreprise, pas même de hangar. Le poisson qui était ramené ici par les pêcheurs partait aussitôt par la route en camion frigorifique. Seule la consommation locale restait dans des réfrigérateurs familiaux ou les chambres froides du supermarché.

Une dernière semaine auprès de la mer

Le curé ralentit au niveau du panneau indiquant qu'il entrait pour de bon dans Valbourg. Il cherchait son chemin. Bientôt, il vit qu'il allait franchir la Sanbec sur un petit pont, qu'il était tout près du port. Il mit son clignotant et s'arrêta sur le côté.

Il s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour la mairie, sur la place centrale du village, était en fait une auberge. Elle semblait faire autant café et restaurant que petit hôtel. Il y avait un arrêt d'autocar devant. La mairie était en fait un peu plus loin, sur la place. Elle ressemblait à une maison ordinaire. Sans doute l'avait-elle été jadis.

Le curé regarda autour de lui. Et il vit la petite route qui lui avait échappé. Un poteau portait trois panneaux : « Eglise / presbytère », « Le Prieuré » et « Ruines du château de Valbourg, XIème siècle ». Pour l'heure, l'homme d'Eglise devait se rendre au premier lieu indiqué. Le troisième lui ferait sans doute une agréable promenade. Mais l'essentiel, la raison de sa venue, c'était bien le deuxième.

La petite voiture s'engagea sur la place du village et repartit vers là d'où elle venait avant de quitter la grande route. Elle gravit courageusement une ruelle à peine goudronnée qui permettait de monter plus franchement sur le bord de la falaise, sans passer par l'intérieur des terres. Elle n'eut pas loin à aller.

L'église était bâtie un peu en hauteur, juste ce qu'il fallait pour que son sol soit plus haut que les toits

Une dernière semaine auprès de la mer

des maisons du village. Un ancien chemin, plus rude encore que la ruelle, coupait à travers des ronces pour rejoindre la place centrale du village.

Sur le côté du parvis, il y avait un petit parking. Le presbytère était là. Il ressemblait à n'importe laquelle des maisons du village. Jamais Valbourg n'avait dû avoir besoin de beaucoup de prêtres. Et puis, jadis, il y avait eu le prieuré, voulu par le seigneur du lieu.

Derrière l'église, il y avait un petit bosquet d'arbres comme en voyait d'autres le long de la route. Il dissimulait l'église quand on venait de l'intérieur des terres, par la grande route. Le clocher émergeait à peine par dessus la cime des arbres. Voilà qui expliquait que le nouveau curé ne l'ait pas aperçue en arrivant.

Le moteur à peine coupé, le nouveau curé descendit. Il n'eut pas le temps de refermer la porte de son véhicule avant qu'on ne le salua. La porte du presbytère s'était ouverte. Dans son cadre se trouvait un vieil homme qui avait dû être un vrai gaillard. Il portait dans sa stature sa nature de fils de paysans. Mais les années étaient passées. Il semblait se mouvoir avec peine. Ses cheveux, bien fournis, étaient tous blancs. Son gilet noir portait bien un col romain mais qui semblait très usé.

Il était difficile d'imaginer un plus fort contraste avec le nouveau venu. Celui-ci était maigre et sec, tonsuré par la nature et non pas par une entrée dans les

Une dernière semaine auprès de la mer

ordres. Les cheveux qui lui restaient étaient d'un noir profond.

« Ah, vous voilà donc, Père Beaumont » déclara le vieillard, les deux poings sur les hanches. Il souriait comme le font les paysans et les pêcheurs, franchement et sans malice, heureux d'accueillir quelqu'un des leurs.

« Bonsoir, Père Carteret. J'arrive un peu plus tard que je n'avais prévu et j'en suis désolé... Mon successeur, en ville, m'a retenu plus que je n'aurais voulu. »

« Bah, qu'importe. Ici, vous apprendrez à vivre avec le temps qui passe sans vous demander votre avis. Il est l'heure, surtout, de partager un verre pour faire connaissance. Je vais vous faire goûter la production locale. »

« De l'alcool ? »

« Bien sûr. Ici, vous avez intérêt à aimer ça. Chaque visite s'organise autour du partage d'un verre. Il vous faudra apprendre à être diplomate : chacun est très jaloux de ses recettes et prétend produire une meilleure gnôle que son voisin. Au final, l'ensemble est assez médiocre mais, quand le coeur est bon... Voulez-vous que je vous aide à décharger vos valises ? »

« Non, non, je vous en prie, je vais m'en occuper. Certaines sont assez lourdes car elles contiennent divers ouvrages auxquels je tiens. »

« Je vous ai dégagé et nettoyé la chambre. Pour cette nuit, je dormirai dans le lit de l'ancienne bonne.

Une dernière semaine auprès de la mer

Et, comme convenu, je prendrai le car de demain matin. L'essentiel de mes affaires est déjà arrivé dans ma chambre, à la maison de retraite. Mais, entrez donc : il fait encore frais à cette saison. »

Le jeune curé fit quelques allers-retours pour transporter dans sa nouvelle demeure ses quelques possessions. Enfin, il daigna s'asseoir à la table en bois brut. Les chaises qui étaient installées autour devaient bien avoir cent ans. Elles grincèrent quand chacun des deux prêtres s'assit.

Posant d'autorité deux verres sur la table, le vieux prêtre les remplit d'une liqueur dorée et commença la conversation.

« J'aurais dû quitter cette paroisse depuis déjà plusieurs années. J'ai largement dépassé l'âge de la retraite. Il n'y avait guère de candidats pour me remplacer... Mais, pour commencer, à votre santé, mon jeune ami, et à votre venue ici. »

Les deux prêtres trinquèrent. Le vieux but l'étrange boisson comme du petit lait. Le jeune se retint de tousser, ayant l'impression d'avoir avalé un dragon.

« Vous venez pour Le Prieuré, n'est-ce pas ? »

« En effet. Il me faut m'occuper de ces âmes... »

« Qui font ce qu'elles veulent. Vous apprendrez ici la modestie devant la vie. »

Une dernière semaine auprès de la mer

L'autocar

Le train s'était arrêté à Morbourg. Il n'allait pas plus loin. Dernière de la file des voyageurs de son wagon à se présenter à la porte, la jeune femme était triste. Elle sembla hésiter à poser le pied sur le quai. Puis elle dégagea ses cheveux bruns du col de son anorak, leur rendant leur liberté sur ses épaules, en secouant au passage son petit sac à dos, son seul bagage. Et, enfin, elle descendit du train avec un soupir. Voilà, elle l'avait fait.

Elle chercha du regard les panneaux indicateurs. C'était la première fois qu'elle venait à Morbourg, sans doute la dernière. Elle se dirigea alors vers la gare routière et repéra l'autocar qui partait vers Valbourg.

Une perle semblait vouloir poindre dans le coin de chacun de ses yeux. Quelque chose y brillait dans la lumière de la fin d'après-midi. Elle était encore jeune, la trentaine peut-être, mais sa respiration semblait oppressée. Elle était obligée d'ouvrir la bouche pour inspirer et expirer, comme si Morbourg s'était trouvé en haut d'une très haute montagne au lieu d'être un port.

Elle laissa les autres voyageurs monter avant elle dans l'autocar. Il y avait une bande de jeunes hilares qui allèrent coloniser les bancs à l'arrière. Des employés travaillant en ville rentraient chez eux, dans

Une dernière semaine auprès de la mer

un des villages de la proche campagne. Une personne âgée portait un cabas à roulettes rempli de courses faites à la ville. Un homme d'âge mûr l'aida à monter son chargement dans l'autocar.

Le rythme de la respiration de la jeune femme s'accéléra. Elle était la dernière. C'était à son tour. Elle semblait avoir peur, une peur panique de faire quelque chose qu'elle savait inévitable. Les perles dans ses yeux semblèrent grossir. Alors elle les écrasa avec deux doigts. Elle respira un grand coup puis, en apnée, vint s'installer dans un siège au tout premier rang de l'autocar, avec une vue plongeante sur la route, la place des touristes. Il n'y avait personne sur le siège à côté du sien. Elle y posa son petit sac à dos.

Sur le même rang, en face, la personne âgée avait calé son cabas contre la fenêtre et s'était assise derrière le conducteur. Elle s'apprêtait à sommeiller un peu jusqu'à son village, comme les autres passagers, si on excepte les turbulents jeunes au fond, aux exclamations bruyantes.

La jeune femme attacha sa ceinture de sécurité, comme prescrit par le règlement. Ce geste banal et, dans son cas, quelque part ridicule, la fit sourire. Cela la calma. Elle retrouva une respiration normale. Elle était là où elle avait voulu être. Elle était libre. Elle exerçait sa liberté. Elle assumait son choix. Elle devait assumer son choix, plutôt.

Une dernière semaine auprès de la mer

Tout d'un coup, l'autocar s'ébranla. Le moteur venait de démarrer. Une alarme retentit de ses bips stridents puis les portes se fermèrent. Le voyage démarrait. A peine arrivée à Morbourg, la jeune femme quittait cette ville qu'elle ne visiterait jamais.

L'autocar monta vers la ville haute, au sommet d'une longue côte. Il fit le tour d'une place et poursuivit vers l'intérieur des terres, par un grand boulevard. Il n'y eut que quelques champs avant d'arriver à Saint-Alban, le premier arrêt. Quelques passagers descendirent, d'autres montèrent. Puis le véhicule reprit sa route, cette fois sur la grande route qui desservait tous les villages de la côte. Enfin, le véhicule sembla se dégourdir les jambes, ne plus être bridé par une limitation de vitesse trop basse et des croisements incessants imposant la prudence.

Le paysage de plateau calcaire vaguement vallonné comprenait essentiellement des champs, des prés, quelques bosquets... Ici ou là, il y avait des talus, des haies. La jeune femme sentit une certaine lassitude. Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

Elle fut réveillée par le passage tonitruant de la bande de jeunes qui avait colonisé l'arrière de l'autocar. Les adolescents descendaient en passant devant elle. La porte de l'autocar se referma et le véhicule amorça un demi-tour en faisant le tour d'une petite place de village. Sans que la jeune femme ne s'en aperçoive, l'autocar avait quitté la grande route pour

Une dernière semaine auprès de la mer

desservir un village côtier. La place comprenait une église, la mairie, des magasins... La plupart des maisons étaient faites de briques, même si les toits d'ardoises rappelaient la région. On voyait, sur les côtés, des maisons de maîtres, le genre de maisons de campagne construites par des bourgeois à la fin du dix-neuvième siècle. La rue descendait jusqu'au port mais on apercevait dans le bassin surtout des petits voiliers de plaisance.

L'autocar devait maintenant revenir sur la route principale. Il s'engagea dans la rue que, sans doute, il avait déjà emprunté à l'aller. Bientôt, les maisons furent remplacées par des talus surmontés d'arbres. On ne voyait pas au-delà des talus. Sans doute n'y avait-il que des champs. Quelques instants plus tard, l'autocar reprenait de la vitesse sur la grande route. Et les yeux de la jeune femme se refermèrent d'eux-mêmes.

Ils ne se rouvrirent qu'en sentant l'autocar ralentir. Celui-ci descendait une longue côte vers la mer, sur le flanc d'une petite vallée. Au fond, là-bas, on voyait un petit village, un port. Une petite rivière serpentait au fond de la vallée et débouchait, après être passée sous plusieurs ponts, dans le bassin principal du port.

Ici, toutes les maisons se ressemblaient. Elles étaient faites de pierres blanches et noires, avec un toit en ardoises. Toutes étaient basses, la plupart de plain-pied. Il y avait juste, au centre du village, une maison un

Une dernière semaine auprès de la mer

peu plus grande que les autres, en face d'un bâtiment métallique moderne (sans doute un supermarché).

Le soleil commençait à se coucher. Il était tard. Même en ce début de printemps, il faisait encore froid et la lumière déclinait vite. La jeune femme regarda sa montre. Oui, c'était l'heure de son arrivée. Ce village devait être sa destination. Un trou paumé, sans le moindre doute. Cela ne l'étonnait pas.

Le chauffeur annonça à la cantonade : « Valbourg, deux minutes d'arrêt ».

La jeune femme détacha sa ceinture de sécurité et se saisit de son petit sac à dos qu'elle garda à la main. Par réflexe, comme dans les autobus urbains qu'elle prenait habituellement, elle se dépêcha de descendre. Elle se retrouva debout, sur le trottoir, face à la grande bâtisse qu'elle avait repérée en arrivant. C'était l'auberge.

Aucun autre passager ne quitta l'autocar, aucun ne monta. Les portes se refermèrent et il repartit. Comme dans le village précédent, il fit le tour de la place et reprit la grande route, en empruntant un petit pont au dessus de la rivière.

La jeune femme regarda l'autocar s'éloigner : elle n'avait plus de moyen de quitter le village jusqu'au lendemain matin, jusqu'au prochain autocar repartant vers Morbourg. Puis elle vérifia l'enseigne de la grande bâtisse devant laquelle elle se trouvait. Oui, c'était bien l'auberge. Derrière elle, le supermarché était en train

Une dernière semaine auprès de la mer

de fermer. Il était tard. Un petit vent glacé venait de la mer. Il fallait rentrer.

Elle eut soudain l'impression de manquer d'air. Elle se força à se calmer. Ce n'était qu'une auberge dans un petit village paumé. Elle avait connu pire.

Gardant son sac à dos à la main, elle pénétra dans l'auberge en poussant une porte qui fit résonner une petite cloche. Elle s'aperçut alors que les quelques consommateurs, répartis sur quatre ou cinq tables, la dévisageaient depuis qu'elle était descendue de l'autocar. Ils revinrent à leurs discussions et à leurs verres lorsque la jeune femme eut refermé la porte de l'auberge.

Derrière le bar, un homme d'une cinquantaine d'années, un peu gras, les cheveux gris, la peau tâchée de couperose, interpella la jeune femme.

« Mademoiselle ? »

« Bonsoir. Je suis Carole Hague. J'ai réservé et payé une chambre pour une nuit, en soirée étape, avec dîner et petit-déjeuner. »

« Soirée étape ? » fit l'homme en regardant ostensiblement le tout petit sac à dos, un bien petit bagage pour un voyage, puis son registre. Il hocha la tête et confirma : « oui, en effet, et vous avez réglé. Je vais vous conduire à votre chambre, au premier étage. Le dîner se prendra dans la salle du fond, d'ici une heure. Nous fermons les cuisines dans deux heures. Le petit déjeuner se prend au même endroit, de six heures

Une dernière semaine auprès de la mer

trente à neuf heures. » Le ton n'était ni chaud ni froid, purement informatif, comme à un guichet d'administration, comme si le même discours était servi avec le même ton des centaines de fois par jour depuis des années.

Sur le tableau de bois derrière lui, il y avait des clous pour suspendre une quinzaine de clés. La plupart étaient en place. Il devait en manquer quatre ou cinq. L'homme se saisit de la clé portant le numéro 13. Puis il sortit de derrière son bar sans regarder Carole, lui enjoignant simplement : « suivez-moi, mademoiselle. »

La jeune femme obtempéra. La lumière s'alluma automatiquement lorsque l'homme s'engagea dans l'escalier. Les marches grinçaient. La peinture aurait eu besoin d'un rafraîchissement. Mais tout était propre, bien astiqué. Au premier étage, la lumière du couloir s'alluma elle aussi automatiquement. Carole suivit l'homme jusqu'à une porte où le chiffre 13 avait été noté à la peinture dans une calligraphie d'un autre temps, avec pleins et déliés.

« C'est ici, mademoiselle » dit-il en lui donnant la clé.

« Merci. »

« Vous allez au Prieuré, n'est-ce pas, à l'admission de demain matin ? »

Carole bafouilla une réponse qui se voulait positive. Elle avait été surprise par la question.

Une dernière semaine auprès de la mer

« Ce ne sont pas mes oignons mais vous êtes jeune pour aller au Prieuré. Les gens qui vont là-bas se repèrent assez facilement. Un petit bagage, un air triste. Beaucoup arrivent la veille de leur admission, avec l'autocar du soir, et passent donc une nuit ici. D'autres arrivent avec l'autocar du matin. Ceux-là s'arrêtent aussi parfois au bar, pour prendre un café, se donner du courage. »

« C'est bon pour les affaires que le Prieuré soit là alors... »

« Oui, on peut dire ça. On peut dire ça. Même si je n'aime pas trop ce qu'ils font. Bien sûr, ils respectent la Loi, celle votée dans la capitale. Pour la Loi de Dieu, par contre, j'ai des doutes. Notre vieux curé nous a présenté hier soir son successeur, avant de prendre le car ce matin. Je les ai invités à dîner à l'auberge. Et le nouveau curé a l'air de ne vraiment pas aimer le Prieuré. Je crois bien qu'il est venu ici à cause de ça. »

Carole hochait la tête. L'homme prit cela sans doute pour un salut. Il souhaita une bonne soirée et redescendit dans son bar. Elle introduisit la grosse clé d'un autre temps dans la serrure et ouvrit la porte. C'était une petite chambre, avec vue sur le port et, au-delà, sur la mer. Là encore, un peu de peinture neuve n'aurait pas été du luxe.

Une dernière semaine auprès de la mer

L'arrivée au prieuré

« Bonne journée. »

« Adieu, Mademoiselle. »

Carole eut une hésitation. Elle resta, une seconde ou deux, immobile dans l'encadrement de la porte de l'auberge. Mais elle ne se retourna pas vers le patron au ton si lugubre. Elle acheva de sortir et referma la porte en tournant la tête vers les tables. Tous ceux qui achevaient de prendre leur petit déjeuner étaient en train de la regarder, l'air triste.

Ebranlée, la jeune femme se retourna, se sentant un peu tituber. Elle avait l'impression de manquer d'air. Encore. Elle ouvrit la bouche pour respirer le plus largement qu'elle pouvait. Tant pis si l'air venant de la mer, de si bon matin, était frais. Il la réveillait, au moins.

Elle avait mal dormi. Le lit était un peu mou, peut-être, mais il était confortable. Peut-être faisait-il un peu chaud dans la chambre. Le repas de la veille au soir pouvait aussi être responsable : une daube, c'est un peu lourd pour un soir, surtout avant une sorte de gros brownie au chocolat avec une crème anglaise industrielle. Et même la petite terrine avec quelques légumes de l'entrée n'était pas là pour alléger l'ensemble. Et puis l'atmosphère de la salle de

Une dernière semaine auprès de la mer

restaurant semblait pesante, trop silencieuse. En additionnant tout ça, peut-être qu'il y avait une explication au fait que Carole avait mal dormi. Non, et elle le savait bien. Elle savait très bien pourquoi elle avait mal dormi. Elle savait très bien pourquoi elle s'était levée trop tôt, pourquoi elle était dehors bien avant l'heure nécessaire.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit le proverbe. Carole se mit à marcher. Le réflexe de la marche lui revint. Sa respiration se calma. Le supermarché n'était pas encore ouvert. Carole traversa la place vers la mer. Elle prit une ruelle vers le port, coincée entre deux maisons. Elle arriva sur un quai situé dans l'axe des digues protégeant le bassin principal. Aucun bateau n'était amarré à cet endroit qui était formellement en dehors du port.

Elle se campa là, jambes un peu écartées et décalées d'avant en arrière, pour assurer sa stabilité face au vent. Le soleil était dans son dos mais déjà suffisamment haut pour que la mer soit dans sa lumière.

Dans le vent soufflant autour des oreilles de la jeune femme, ses cheveux volaient à l'horizontale, ondulant au rythme des vibrations de l'air. Carole regardait la mer. Carole regardait le lointain. Carole regardait l'horizon, l'infini, le néant.

Elle regarda sa montre. Elle avait suffisamment regardé la mer. Elle fit demi-tour, retrouva son habituel pas vif. Elle traversa la place du village dans l'autre

Une dernière semaine auprès de la mer

sens, devant un supermarché en train d'ouvrir ses portes. Elle marcha sur le bord de la grande route quelques dizaines de mètres. Elle se souvenait bien du petit plan qu'on lui avait envoyé. Elle aperçut rapidement le poteau portant trois panneaux : « Eglise / presbytère », « Le Prieuré » et « Ruines du château de Valbourg, XIème siècle ».

Entendant un bruit caractéristique, elle tourna la tête vers la longue descente de la grande route, celle qui se faisait sur le flanc de la vallée. Et Carole aperçut, en haut de la descente, l'autocar du matin. Il arriverait au village d'ici une dizaine de minutes. Si elle voulait éviter le stress d'une attente, en cas d'autres admissions simultanées, elle devait se dépêcher. Elle réajusta son petit sac à dos et commença à gravir la ruelle qui montait rapidement vers le bord de la falaise.

Nichée devant un petit bosquet d'arbre, une église faisait face à la mer et au coeur du village. La maison juste à côté devait être un presbytère. La lumière brillait derrière l'une des fenêtres. Un petit sentier en terre battue encore plus raide que la ruelle partait entre les ronces pour rejoindre la place du village. Carole poursuivit son chemin d'un bon pas. Quelques maisons se succédaient le long de l'étroit trottoir. Entre chacune, un talus où poussaient des ronces bordait les jardins.

D'instinct, Carole se gara sur le côté tandis qu'une voiture descendait assez rapidement la ruelle. La

Une dernière semaine auprès de la mer

jeune femme eut juste le temps d'apercevoir le logo du Prieuré sur les portières et les capots. Elle savait que le Prieuré pouvait aller chercher, à la demande, des admis au car du matin. On lui avait proposé. Le petit supplément à régler était d'un montant ridicule mais elle avait décliné. Elle préférait avoir l'entière liberté de ses mouvements jusqu'à l'entrée du Prieuré. Elle préférait marcher.

Désormais, la ruelle était moins raide. Le sommet était proche. Il n'y avait plus de maison, uniquement un talus continu de chaque côté. Le trottoir avait disparu également. Et le goudron de la route avait été moins bien entretenu.

Tout d'un coup, à gauche, le talus partit en angle droit. La route longeait désormais un grand pré. On était au sommet d'une petite colline qui dominait, autant qu'il était possible, les alentours. Dans un coin, un amas de pierres visiblement assez anciennes semblait constituer des ruines d'un bâtiment quelconque.

Carole arriva au niveau d'une petite plaque mentionnant un « monument historique », un « château fort du XIème siècle ». Quand on le savait, et qu'on regardait le schéma inscrit sur la plaque, on pouvait vaguement reconnaître la base d'un donjon rond, quelques restes d'un mur d'enceinte... Voilà tout ce qui restait de l'orgueil des seigneurs du lieu. Sans doute imaginaient-ils que leur château se dresserait éternellement sur des terres où les paysans honorerait

Une dernière semaine auprès de la mer

toujours leur seigneur et maître. Cela faisait bien longtemps que les seigneurs avaient perdu leurs privilèges, quand ils n'avaient pas perdu, de surcroît, la tête. Et le château n'était plus qu'un amas assez informe de pierres érodées. Plus de sept siècles plus tard, cela dit, ce n'était déjà pas si mal. Carole songea qu'il ne resterait rien d'elle, même dans quelques années.

Droit devant elle, la route poursuivait au travers des prés et des champs. Au loin, on voyait des vaches en train de se disperser, cherchant quelques jeunes herbes bien tendres. Ici et là, il y avait quelques bosquets.

L'un de ceux-ci interrompait un talus à droite, presque en face des ruines du château. Quand elle l'eut dépassé, Carole aperçut soudain le Prieuré. Il était situé au bout d'un petit chemin privé, isolé des alentours par des bosquets d'arbres denses.

Le seigneur du lieu ne s'était pas contenté de défendre ses terres avec un château fort. Il avait aussi voulu défendre son âme en installant ici un petit prieuré. Guère plus de dix moines, sans doute, avaient dû vivre ici. Il ne s'agissait que d'une grosse bâtisse ressemblant beaucoup à l'auberge du village.

Carole s'engagea sur le chemin privé. Brutalement, elle se sentit de nouveau comme si l'air avait disparu. Sa poitrine lui faisait mal. Elle dut s'arrêter pour reprendre son souffle. Devant elle se dressait le bâtiment bien rénové de l'ancien prieuré. La pierre blanche était propre. La pierre noire brillait à

Une dernière semaine auprès de la mer

cause de la rosée du matin. Le toit d'ardoise était encore humide.

La jeune femme secoua la tête. Elle avait voulu être là. Elle l'avait voulu. Elle se força à se calmer. Elle rajusta son sac à dos. Elle baissa la tête comme pour foncer, comme un taureau qui chargerait. Et elle se remit à marcher vers le Prieuré.

L'établissement était en effet entouré d'arbres mais, autour des bâtiments, il y avait une large bande de pelouse bien entretenue. En s'approchant du bâtiment historique, Carole put apercevoir, sur les côtés, les ailes modernes qui partaient vers la falaise. Au bout du chemin, devant la porte à tambour installée dans l'ouverture principale, il y avait un petit parking avec un panneau « réservé aux véhicules de service et au personnel ». Carole se souvint qu'il était interdit de venir avec son propre véhicule. Garées, il y avait seulement deux voitures portant les logos de l'établissement et une autre, plutôt luxueuse. Si les salariés habitaient le village, sans doute venaient-ils à pieds.

Tandis que la voiture croisée dans la ruelle montante apparaissait au bout du chemin, Carole s'engagea dans la porte-tambour qui avait remplacé les antiques deux battants de bois sculpté.

Une dernière semaine auprès de la mer

Retour au presbytère

Revenir au presbytère en partant de la place était bien plus rapide en utilisant le petit sentier tracé à travers les ronces, même si la pente était particulièrement raide. Mais cela ne ralentit guère l'énergique Père Jacques Beaumont qui retroussait légèrement sa soutane pour faciliter sa marche.

Très énervé, le prêtre parvint au sommet du chemin, face au presbytère, alors que passait dans la ruelle goudronnée la voiture frappée du logo du Prieuré. Devoir attendre le passage d'un véhicule à ce point diabolique pour rejoindre son logis fut un motif supplémentaire alimentant sa colère.

A l'arrière de la voiture, le Père Jacques Beaumont reconnut Germaine et Martin Hébert. Ceux-ci étaient arrivés à l'autocar du matin, ne passant pas de nuit sur place. Le prêtre était arrivé très peu de temps avant le car, pour aller d'abord saluer Josselin Mathurin, le patron du café-hôtel-restaurant du village. C'était l'occasion de le remercier encore une fois de son bon accueil. Mais il apprit par la même occasion qu'une jeune femme d'une trentaine d'années était partie pour le Prieuré une dizaine de minutes avant l'arrivée du prêtre. La journée avait mal commencé. Impossible d'envisager de la rattraper avant qu'elle n'arrive sur

Une dernière semaine auprès de la mer

place. Mais, dans le car, il y avait forcément des futurs pensionnaires du Prieuré : c'était la seule explication à la présence du véhicule frappé du logo de l'établissement, garé à quelques mètres de l'arrêt du car.

Effectivement, quelques passagers descendirent et entrèrent dans le café. C'étaient des habitants du village ou des environs. Il y avait notamment deux jeunes matelots, deux frères, vivant en famille dans un village voisin. Ils venaient prendre leur service en car et repartait le soir avec un allant dans l'autre sens.

Mais un couple âgé avait mis du temps à descendre. La femme semblait plus alerte et aider son probable mari qui, lui, se mouvait avec difficultés. Et, apercevant la voiture du Prieuré, la femme et l'homme se dirigèrent spontanément vers elle. Jaillissant du bar, le Père Jacques Beaumont se rua à leur suite.

Arrivant par derrière eux, le prêtre leur adressa la parole par une question simple : « bonjour, Madame, Monsieur. Quel est votre nom ? »

« Germaine et Martin Hébert, nous avons rendez-vous... » commença la femme en se retournant. Elle s'arrêta en constatant que l'homme qui avait posé la question n'était pas un employé du Prieuré mais un prêtre.

« Soyez le bienvenu dans ce village. Je suis le Père Jacques Beaumont. Voudriez-vous me consacrer

Une dernière semaine auprès de la mer

quelques instants, par exemple en prenant un café dans cet établissement ? »

Un homme était descendu de la voiture du Prieuré. Il était habillé en blanc, des chaussures à la veste frappée du logo de l'établissement. Il regarda suspicieusement le prêtre en soutane en train de parler à ses probables clients.

« Adieu. Nous n'avons rien à vous dire. »

La femme se détourna du prêtre et, apercevant l'homme du Prieuré, reprit sa marche en soutenant celle, hésitante, de son mari.

« Et vous, Monsieur Hébert ? Que diriez-vous d'un café pour vous remettre de ce long voyage en car ? »

L'homme toussa d'abord et, sans même se retourner vers le prêtre, lui lança une diatribe.

« J'ai rien à dire à un cureton. Allez crever en Enfer. Vous portez le malheur et la souffrance. Laissez les braves gens mener leur destin comme ils l'entendent. Si Dieu existe, j'entends me présenter à lui sans que vous me gêniez avec vos imprécations. »

Restant les bras ballants, la bouche un peu ouverte, le Père Jacques Beaumont ne sut pas quoi répondre. Il ne s'attendait pas à une telle hostilité de la part de personnes âgées.

L'homme du Prieuré s'approcha alors, sans se soucier le moins du monde du curé. Il salua poliment le couple et aida l'homme à monter à l'arrière de la

Une dernière semaine auprès de la mer

voiture. La femme, elle, avait pris l'initiative de faire le tour pour monter, par l'autre portière, au côté de son mari. L'un et l'autre n'avaient pas de bagage en dehors d'une petite valisette et du sac à main de la femme. L'homme du Prieuré les posa sur le siège à côté du sien et remonta dans la voiture.

Fou de rage, le prêtre s'était déjà éloigné, se glissant le long du supermarché pour monter par le chemin le plus court vers le presbytère. Achevant son demi-tour, le car passa juste derrière lui avant de repartir vers la campagne en franchissant le petit pont.

Et il était donc au sommet du chemin, face à l'église et à sa demeure, en train de regarder s'éloigner le véhicule, déjà au niveau du château. Alors la rage se muât en désespoir. Le prêtre sentit des larmes lui monter aux yeux. Il avait échoué à sauver deux âmes.

Mais il recommencerait, bien sûr. Tous les matins. Il traversa la ruelle et se précipita dans son église, manipulant maladroitement la clé à cause de son énervement. Mais, enfin, il fut sur le sol sacré. Il courut presque dans la nef jusqu'au pied des marches menant au chœur. Là, il s'allongea à plat ventre sur les dalles froides, les bras en croix. Il avait besoin de prier pour se calmer, pour retrouver la foi dans sa mission.

« Même si je ne peux sauver qu'une seule âme, ma vie n'aura pas été vaine » récita-t-il.

Une dernière semaine auprès de la mer

L'accueil

En entrant dans le hall du Prieuré, Carole fut soudain saisie par une douce chaleur. L'endroit avait été bien rénové. Les pierres étaient belles, propres. Les quelques piliers permettaient à une belle voûte romane d'accueillir les arrivants. Sur les côtés, des portes étaient « interdites aux personnes étrangères au service ». Droit devant, face à la porte-tambour, il y avait le bureau « Accueil et admissions », derrière une porte vitrée portant l'inscription « Entrez sans frapper et asseyez-vous dans la salle d'attente en attendant d'être appelé ».

Carole entra donc en prenant soin de fermer doucement la porte derrière elle. Elle se trouvait dans une classique salle d'attente. Si on oubliait les murs de pierre et la voûte romane, on aurait pu être dans un cabinet dentaire.

Des chaises colorées étaient installées sur trois côtés, l'alignement étant juste interrompu par la porte vitrée. En face de la première porte, il y avait une nouvelle porte vitrée mais, cette fois, en verre cathédrale. On voyait juste qu'il y avait de la lumière dans la pièce suivante. Dans deux coins, près du plafond, Carole remarqua la présence de caméras de

Une dernière semaine auprès de la mer

vidéo-surveillance. On pouvait ainsi, quelque part, savoir quand quelqu'un venait s'installer pour attendre.

Ayant choisi une chaise bleue, Carole retira son sac à dos et s'apprêta à s'asseoir. Mais, à ce moment précis, la porte suivante s'ouvrit.

Une jolie jeune femme qui ne devait pas avoir trente ans apparut dans l'encadrement, souriante, aux longs cheveux blonds retenus en queue de cheval et aux yeux clairs. Elle portait une blouse blanche d'infirmière ainsi que des bas et des ballerines de même couleur. Elle regarda Carole et eut, un court instant, une grimace d'étonnement. Mais elle rectifia rapidement son visage, retrouvant un parfait sourire commercial.

« Mademoiselle, c'est pour une admission ? »

« Oui, j'ai rendez-vous ce matin. »

« Veuillez entrer, je vous prie. »

Elle s'écarta de l'embrasure pour laisser passer Carole puis elle referma la porte. La pièce était plus petite que la salle d'attente. Elle ne comportait qu'une seule voûte romane, les piliers étant dissimulés dans les murs. Après avoir invité Carole à s'asseoir dans un fauteuil couvert de tissu bleu avec une coque de plastique blanc, l'infirmière de l'accueil vint s'installer derrière un bureau de bois clair aux formes arrondies. Un retour comportait un ordinateur placé de telle sorte que l'écran soit visible par Carole.

« Bonjour. Je m'appelle Camille. Je vais m'occuper de toute la partie administrative de votre

Une dernière semaine auprès de la mer

séjour. Et, pour commencer, nous allons réaliser les formalités d'admission. Afin d'éviter tout malentendu, je n'ai pas le droit de connaître quoi que ce soit sur vous qui ne soit pas strictement nécessaire à ma fonction. En particulier, la raison de votre présence ici ne fait pas partie des informations nécessaires à ma fonction. Je n'ai donc pas le droit de vous poser la moindre question à ce sujet. »

« Je sais. »

Camille fut interloquée par la réponse sèche de Carole. Mais elle retrouva aussitôt son sourire.

« Je vais vous demander votre dossier et, notamment, vos papiers d'identité. »

Carole ouvrit son sac à dos et tendit une pochette cartonnée à Camille. Puis elle prit son portefeuille dans une poche de son anorak et en retira sa carte d'identité, qu'elle remit également à l'infirmière.

Camille prit la pièce d'identité et tapa le nom de Carole sur son ordinateur. Le dossier apparut.

« Ah oui, mademoiselle Hague, je me souviens. Vous avez été pensionnaire d'un établissement similaire il y a deux mois, établissement que vous avez quitté au terme de la phase 1. Il est très rare que... enfin... qu'un pensionnaire revienne aussi vite dans ce genre de cas. »

Carole resta silencieuse, dans une expression neutre. Un peu gênée d'être en mode monologue, Camille reprit cependant la parole en ouvrant la pochette cartonnée.

Une dernière semaine auprès de la mer

« Votre dossier me semble complet. Je vais juste vérifier les pièces originales que vous m'apportez. Donc, nous avons bien le dossier d'admission signé sur chaque page, l'attestation de déclaration au commissariat de votre résidence, l'attestation de votre notaire, l'attestation médicale de votre pleine capacité à consentir... Oui, tout est bien en ordre. Juste un détail : vous avez déménagé depuis votre dernière admission ? »

« Oui, je n'avais bien sûr plus de logement et, ces deux derniers mois, c'est un ami qui m'a hébergée. Un ami, oui, voilà. Un ami. C'est chez lui que je me suis administrativement domiciliée pour les démarches de cette fois-ci. Vous avez son attestation dans le dossier. »

« Un ami... Oui, je vois l'attestation et la copie de ses propres preuves de domicile. Parfait. »

Camille eut un petit rire niais. Carole ne releva pas. Elle semblait lasse. Cela avait été difficile de venir et, maintenant, elle avait simplement hâte d'en finir.

« Vous l'avez bien sûr lu dans le dossier que vous avez signé mais je me dois de vous rappeler oralement... »

« ...que le personnel qui s'occupera de moi est tenu à un strict secret professionnel. Rien de ce que je lui dirai ne sera noté dans un dossier ou transmis à quiconque. »

« Voilà. De plus, je vous rappelle que, lors du... traitement... vous pouvez être entravée pour votre

Une dernière semaine auprès de la mer

confort et la sécurité de notre personnel. Par ailleurs, notre entretien a été intégralement enregistré en vidéo avec sonorisation grâce à la caméra située près du plafond derrière moi. Cet enregistrement sera conservé cinq ans en cas d'achèvement du processus, afin de répondre aux éventuelles réquisitions. Mais aucun autre usage ne pourra en être fait. Il sera aussitôt détruit si vous quittez le centre avant le terme. »

Instinctivement, Carole avait levé les yeux vers la caméra. Elle ne l'avait pas remarquée en entrant.

« Dans l'autre centre, l'enregistrement était uniquement sonore. »

« La loi oblige à ce seul enregistrement sonore mais nous préférons la vidéo. En cas de litige, c'est plus probant. Cela dit, à ce jour, il n'y a jamais eu de litige sérieux dans aucun centre, tant tout est très encadré. Mais, parfois, la famille... »

« Vous n'aurez pas ce souci avec moi. Ma démarche est connue, même si elle n'est pas... comment dire... »

« Approuvée ? »

« Approuvée, c'est cela. »

Carole pensa pour elle-même que le terme le plus approprié aurait probablement été « comprise ». Mais « approuvée » faisait l'affaire. L'ennui suscité par cet entretien d'accueil bureaucratique devait suffire à décourager ceux qui n'avaient pas une démarche

Une dernière semaine auprès de la mer

sérieuse. C'était sans doute l'un des objectifs poursuivis. Et Carole voulait donc en finir au plus vite.

« Bien. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un agréable séjour parmi nous, même si, bien entendu, j'espère qu'il sera le plus bref possible. »

Carole sourit. Evidemment, l'intégralité du séjour était réglé d'avance. Aucun remboursement ne pouvait avoir lieu. Si la démarche n'allait pas à son terme, c'était donc un bénéfice net pour l'établissement, d'autant plus important que le départ était précoce. Encore une fois, le législateur avait posé bien des sécurités pour éviter les abus. Se levant de son siège, Camille se dirigea vers une porte en bois sculpté située sur le côté de la pièce. Elle l'ouvrit et invita Carole à passer dans la pièce d'à côté.

« Si vous voulez bien, mademoiselle Hague, vous allez être prise en charge d'ici quelques minutes... »

Franchissant la porte en portant à la main son sac à dos et son portefeuille, Carole entra dans une pièce d'une taille proche de celle du bureau d'accueil. Une autre porte similaire se situait juste en face. Il n'y avait ici qu'une petite table basse et deux divans se faisant face à face, chacun contre un mur sans porte. Et toujours les mêmes voûtes romanes. Carole voulut s'asseoir dans l'un des divans. Mais elle n'en eut pas le temps.

La deuxième porte venait de s'ouvrir. Sans la refermer, un homme habillé en infirmier, tout en blanc,

Une dernière semaine auprès de la mer

pénétra dans la pièce. Il devait être un peu plus vieux que Camille mais toujours dans la trentaine. D'une taille moyenne, au corps visiblement assez musclé, il était cependant déjà en partie chauve, portant des cheveux courts bruns en couronne autour du crâne.

« Bonjour, Carole » dit-il.

« Bonjour. »

« Je m'appelle Charles. Si tu le veux bien, nous allons nous tutoyer. Avec ma collègue Diane, que tu verras tout à l'heure, nous allons nous occuper de toi durant ton séjour au Prieuré. »

D'un petit hochement de tête, Carole acquiesça. Elle connaissait les règles que ce type allait lui répéter.

« Dans tout l'établissement, la température est maintenue entre 22 et 24 degrés toute l'année. Tu n'auras donc jamais froid et jamais chaud. Nous allons passer au vestiaire où tu déposeras toutes tes affaires, y compris l'ensemble de tes vêtements. Ici, durant tout ton séjour, tu ne porteras qu'une tenue unisexe, un pantalon-caleçon et une blouse, tous les deux verts. Je vais te remettre une tenue complète par jour. A tout moment, il te suffira de venir à l'accueil pour quitter l'établissement en récupérant toutes tes affaires. »

« Oui, je sais. J'ai abandonné le processus en fin de phase 1, il y a quelques mois. »

« Après le vestiaire, je te ferai visiter le Prieuré. Car ce n'était pas ici que tu as séjourné, n'est-ce pas ? »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Non, c'était à la montagne. J'ai préféré changer d'établissement. »

« Nos confrères n'ont pas été... »

« Si, tout a été parfait. Mais je ne voulais pas me retrouver dans le même décor. Même si tout doit être assez proche. »

Charles emmena Carole dans la pièce suivante. Une série de casiers, une trentaine peut-être, faisait face à une cabine close par un rideau épais. Même si les murs étaient toujours de pierre, le plafond toujours une voûte romane, ces meubles métalliques marquaient une première rupture.

Ostensiblement, Carole éteignit son téléphone portable et le plaça dans son petit sac à dos, avec son portefeuille. Puis la jeune femme se rendit dans la cabine en fermant le rideau derrière elle. Elle y trouva la fameuse tenue verte annoncée avec des espadrilles blanches.

Une fois changée, elle retourna auprès de Charles. Celui-ci avait ouvert un casier, le numéro 7, et y avait placé le sac à dos de Carole. Celle-ci y enfourna ses vêtements qu'elle venait de retirer. Puis Charles ferma et mit la clé dans sa poche.

« La clé sera à l'accueil, dans l'armoire forte de Camille » expliqua Charles.

La procédure était pratiquement identique à celle de l'autre établissement. Les casiers et l'architecture

Une dernière semaine auprès de la mer

n'étaient pas similaires, mais, au fond, cela revenait au même.

Carole se sentait affreuse dans sa tenue verte à manches courtes. C'était tout le contraire de la mode. D'un autre côté, c'était très confortable. Le tissu était bien opaque. Quand on ne porte aucun sous-vêtement, c'est tout de même préférable.

Alors, sous la conduite de Charles, commença la visite. Enfin, la jeune femme put quitter les voûtes romanes et les murs de pierre. Seuls l'accueil et les locaux administratifs se situaient dans le bâtiment historique. Le reste était constitué de trois corps de bâtiment modernes et de plain-pied. A chaque fois, de larges baies vitrées donnaient sur la cour intérieure, close par les quatre bâtiments, un par côté, les trois modernes et le prieuré historique. Il y avait du soleil et deux femmes d'au moins quatre-vingt ans se promenaient doucement dans la cour, marchant en s'appuyant chacune sur un déambulateur, tout en bavardant.

Le premier corps de bâtiment comprenait essentiellement une salle commune et un self-service.

« Aux heures ordinaires de repas, durant toute la phase 1, tu pourras venir ici ou, simplement, venir chercher ce que tu désires et le manger seule dans ta chambre. Entre les repas, les distributeurs que tu vois permettent d'obtenir gratuitement divers snacks sucrés

Une dernière semaine auprès de la mer

et salés ainsi que des sodas. Par contre, bien entendu, aucun alcool. »

« Rien qui pourrait altérer mon discernement, je sais » soupira Carole. Charles se contenta de sourire. Il connaissait l'antécédent de sa jeune cliente.

Les deux autres corps de bâtiment ne comprenaient que des chambres. Les portes se succédaient à distance régulière, en face de la baie vitrée. Les murs étaient blancs, les portes vertes, le même vert que les vêtements. La seule différence était le numéro noté en blanc sur chaque porte.

Carole se sentit soudain un peu mal. Elle chercha à comprendre pourquoi. La succession des portes procurait une sensation hypnotique. Surtout, la jeune femme avait l'impression de revenir dans l'établissement qu'elle avait quitté, deux mois plus tôt.

S'arrêtant devant la porte numéro 7, Charles l'ouvrit en agissant sur un verrou électronique avec un clavier à code, dissimulant les mouvements de ses doigts avec son autre main. Puis, en prenant au contraire garde que son geste soit bien vu par Carole, il déplaça un curseur « en attente » sur « phase 1 ». Il n'y avait qu'une seule autre position : « phase 2 ». Il valida son choix en retapant le code de sécurité sur le clavier.

« Comme tu le sais, en phase 2, tu resteras enfermée dans ta chambre et je t'amènerai un repas très léger à chaque fois que nécessaire. Après cinq jours de phase 1, où tu pourras te promener dans l'établissement

Une dernière semaine auprès de la mer

et discuter avec les autres pensionnaires, si tu restes parmi nous, tu auras deux jours de phase 2. C'est à la fin du deuxième jour que... »

« Je sais. »

Carole avait envie d'en finir. Elle sentait la nausée monter en elle.

« Je vais te laisser te reposer. Tu trouveras six tenues quotidiennes dans le placard, dans l'entrée, face à la salle d'eau. Il y a aussi un sac pour ton linge sale. »

« Merci. »

Le ton signifiait que le « merci » était aussi un « au revoir » qui aurait aimé être un « adieu ». Charles répondit d'un hochement de tête et s'éloigna en lui souhaitant une bonne journée.

A cet instant, une femme sortit d'une chambre, un peu plus loin. Elle se mouvait lentement. Surtout, elle était totalement chauve et sans sourcil. Son visage semblait artificiellement gonflé. Et elle avait une poitrine asymétrique, presque plate d'un côté et plutôt rebondie de l'autre. Carole fut incapable de lui donner un âge. Les deux femmes se saluèrent poliment d'un sourire. Carole pénétra dans sa chambre et referma sa porte en activant un petit verrou manuel. Elle voulait être tranquille.

Elle se retourna et s'appuya contre la porte, gardant quelques instant les yeux fermés. Elle sentait comme un énorme poids sur sa poitrine, de nouveau.

Une dernière semaine auprès de la mer

Elle avait du mal à respirer. Elle devait, avant tout, retrouver son calme.

Au bout de quelques minutes, enfin, Carole se sentit mieux. La nausée avait disparu. Alors, elle décida d'ouvrir les yeux.

Face à elle, une grande baie vitrée donnait sur une sorte de balcon grillagé. Au delà, il y avait la mer. A sa gauche, un placard sans porte. Carole repéra aussitôt la pile de vêtements et le sac à linge sale. Il n'y avait rien d'autre. A droite, une salle d'eau sans porte non plus. A quoi bon, après tout ? Elle était seule dans cette chambre. Il y avait une douche, un lavabo, un siège de toilettes... Carole avança. Dissimulé par l'emplacement de la salle de bain, il y avait un lit pour une personne, simple. Avec une couette blanche. Dans le prolongement, il y avait une table et une chaise. La table intégrait une tablette tactile de grande dimension.

Tous les meubles comportaient un rembourrage sur tous leurs angles. Personne ne pourrait se blesser en tombant. Carole posa une main sur un mur. Elle appuya deux ou trois fois. Les murs aussi étaient couverts d'un rembourrage. Il était impossible de s'y fracasser le crâne. Enfin, franchissant une porte vitrée, Carole se rendit sur le balcon. Celui-ci était séparé des autres par des murs et un toit. Et un solide grillage métallique obligeait à rester à plus d'un mètre de la fin des murs. Impossible de communiquer avec un voisin, en phase 2 ou non.

Une dernière semaine auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

Phase 1

Allongée sur son lit par dessus la couette blanche, Carole regarda la mer telle qu'on la voyait par delà la baie vitrée et le balcon grillagé. Elle ne dormait pas mais restait enfermée en elle-même et, en même temps, perdue dans le lointain, dans les océans. La nausée avait disparu. Le poids sur la poitrine aussi. La jeune femme était là où elle voulait être. Elle avait franchi une nouvelle fois le pas. Sa tête voulait mais ses tripes n'avaient pas la même certitude.

Doucement, elle se releva et s'assit sur le bord de son lit, regardant ses pieds dans les espadrilles blanches. En souriant, elle remua les doigts de pieds, bougeant ainsi le tissu. Le sol était couvert d'une sorte de linoléum épais dans lequel on s'enfonçait à chaque pas avant que le sol ne redevint plat au bout de quelques instants. Carole s'amusa à appuyer du talon avant de relâcher la pression et à compter le nombre de secondes nécessaire pour que le linoléum reprenne sa forme.

Elle allait devoir passer une semaine ici. C'était la loi. Mais elle ne pouvait pas se débrouiller seule. Elle n'y arrivait pas. Elle n'avait donc pas le choix. En soupirant, elle se leva et ouvrit la porte-fenêtre donnant sur le balcon. Un groom automatique referma derrière elle. Il n'y avait pas de serrure.

Une dernière semaine auprès de la mer

Face à la mer, pour de bon cette fois, elle sentait sur son visage l'air froid chargé d'embruns. Le vent s'engouffrait dans le petit tunnel mais l'architecte avait prévu une sorte de grille métallique dans le plafond du balcon, contre le mur, permettant au vent de s'échapper.

Carole vint saisir entre ses doigts la grille qui la séparait de l'extérieur. Les deux mains accrochées, la jeune femme approcha son visage et mit la bouche entre deux mailles, pour avoir au moins le bout des lèvres à l'extérieur. Comme quoi on pouvait ressortir du Prieuré sans devoir renoncer, sans devoir repasser à l'accueil et se retrouver sur le trottoir à pleurer d'un échec.

Se souvenant de son séjour dans l'autre centre, en montagne, elle se jura de ne plus être ainsi, seule dans le soleil couchant, en train de marcher sur une route enneigée, en train de tenter de courir en pleurant. Elle était arrivée à une auberge, celle où elle avait passé la nuit avant son admission. Le patron lui souhaita la bienvenue et lui trouva une chambre. Surtout, il lui offrit un bouillon chaud. Et il la laissa pleurer, lui posant juste une main sur son épaule quelques instants, en lui murmurant : « vous n'êtes pas la première, vous ne serez pas la dernière, et la loi avec toutes ses règles est faite pour ça. »

A peine son bouillon achevé, elle s'était précipitée dans sa chambre et avait dormi. Le lendemain, elle était retournée dans sa ville. Elle avait annoncé son retour à ses parents. Sa mère avait été

Une dernière semaine auprès de la mer

heureuse. Mais Carole n'avait pas voulu retourner habiter chez ses parents. Surtout pas. Alors, il y a des amis pour ça. Et puis l'évidence s'était de nouveau fait sentir. Elle savait pourquoi elle avait échoué. Elle n'échouerait plus.

D'instinct, elle regarda son poignet mais elle n'avait plus de montre. Comme elle n'avait plus de bijou d'aucune sorte ou de maquillage. Encore les règles de ce genre d'établissements. Heureusement, il y avait une horloge électronique au dessus de la porte d'entrée dans la chambre, sur le mur. Carole l'aperçut en se retournant.

Elle revint dans la pièce principale et se dirigea vers la porte. Elle la déverrouilla et l'ouvrit. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Elle refusa de laisser s'installer la nausée. Elle avança un premier pied. Puis le second. Elle était dans le couloir. Elle lâcha la porte. A nouveau, un groom la referma derrière elle.

Tournant la tête à droite et à gauche, elle constata que le couloir était vide. Devant elle, elle vit, dans le jardin, une vieille femme assise sur un banc, regardant le ciel avec un sourire triste.

Effectuant un quart de tour presque militaire, Carole se dirigea vers la cantine. A une table, elle vit un couple âgé. La femme semblait presque en bonne santé tandis que l'homme avait visiblement du mal à respirer. Comme elle, ces deux-là portaient la même tenue verte, les mêmes espadrilles blanches.

Une dernière semaine auprès de la mer

Le self-service était en train d'ouvrir. Carole prit un plateau, avec des couverts et un verre, et le posa devant les plats fumants. Elle se servit une part de daube et de la purée au céleri. Puis elle alla s'installer à une table, pas très loin des deux vieux. La femme lui sourit, l'homme tenta de le faire mais cela se finit en toux caverneuse.

Carole rougit et s'adressa à eux.

« Oh, excusez-moi. Voulez-vous que je vous aide à vous servir votre repas ? »

La femme lui répondit, l'homme se contenta de sourire. « Non, non, ne vous inquiétez pas. Je vais m'en occuper. Et, si besoin, vous savez que le personnel est très serviable. Mais je tiens à vous remercier. »

Alors Carole se décida à manger. Le plat était excellent, épicé avec subtilité. Tout était conçu pour activer les sens, donner envie, donner du désir, donner de la gourmandise. Il n'y avait pas de vin ou d'autre alcool. Carole se contenta donc de boire de l'eau.

A côté d'elle, le couple s'était mis à manger, la femme assurant les navettes avec le self-service. Filets de truite, daube de boeuf ou raviolis gratinés sauce figue et parmesan... Puis gâteau au chocolat, flan vanille ou crèmes de fruits. Carole se laissa tenter par un peu de chaque dessert.

D'autres pensionnaires passèrent se nourrir. Certains emmenaient leurs plateaux dans leurs chambres. D'autres s'installaient ici ou là. Il devait y

Une dernière semaine auprès de la mer

avoir une quinzaine de personnes. La femme chauve n'apparut pas. Mais Charles, l'infirmier qui avait accueilli Carole, emmena un plateau garni de plusieurs desserts vers la chambre qu'elle occupait.

Carole avait presque fini son gâteau quand la femme âgée de la table à côté lui adressa la parole.

« Excusez-moi mais nous sommes nouveaux ici. Nous avons été admis ce matin. Et vous ? »

« Moi aussi. Je suis arrivée au village hier et j'ai dormi à l'auberge. Etes-vous venus avec la voiture de l'établissement ? Elle est allée chercher des gens au car de ce matin. Elle a failli me renverser dans la ruelle qui monte du village en passant devant l'église. »

« Oui, en effet. Mon mari et moi sommes mariés depuis près de soixante ans. Il ne peut plus continuer comme cela. Il a trop mal. Et moi, ma foi, ce n'est guère mieux. Alors nous sommes venus, tous les deux, pour être ensemble jusqu'au bout. Mais vous semblez bien jeune pour être ici... »

« Oui, en effet. Je vous souhaite une bonne fin de journée. A ce soir peut-être. »

Carole se leva. Elle n'avait pas envie de commencer à se justifier devant des inconnus. Elle était venue de son propre chef. Elle n'avait pas à expliquer pourquoi à quiconque.

Elle retourna donc dans sa chambre, se contentant de répondre par un sourire poli à qui la saluait. Outre Charles, elle croisa une infirmière qu'elle

Une dernière semaine auprès de la mer

ne connaissait pas. Sans doute la fameuse Diane annoncée le matin, habillée comme Camille. Carole n'avait pas envie de parler avec les autres pensionnaires. Pour les repas suivants, sans doute serait-il mieux de manger dans sa chambre.

Franchissant le seuil de sa chambre, elle referma le petit verrou derrière elle. Carole voulait être tranquille.

Tout d'un coup, un message retentit. Une voix de femme autoritaire. Ce n'était pas Camille. Peut-être Diane. Carole s'aperçut qu'il y avait un petit haut-parleur à côté de l'horloge, au dessus de la porte d'entrée.

« Mesdames, messieurs, nous vous rappelons que vous êtes priés de rester dans vos chambres entre 16h et 16h30 afin de permettre les changements de phases dans le calme. Merci. »

Carole n'avait pas envie de ressortir, de toutes façons. Elle décida d'effectuer une sieste digestive sur son lit. Et elle s'endormit rapidement.

Une dernière semaine auprès de la mer

Hélène

Pour ne pas rencontrer d'autres pensionnaires, ne pas avoir à discuter des raisons, des causes et des motivations, Carole passa l'après-midi dans sa chambre. Elle entendit le rappel indiquant qu'il allait être 16h, puis un verrouillage télécommandé de sa porte. A 16h30, la porte fut déverrouillée avec un bruit similaire.

Pendant ces quelques heures, la jeune femme alla de nouveau regarder la mer à plusieurs reprises, sur le balcon. Mais elle ne voulait pas rester trop longtemps dehors : il faisait encore frais à cette saison. Entre ses sorties, elle utilisa la tablette tactile incrustée dans sa petite table, entre son lit et la fenêtre. Pas d'accès direct à Internet, bien sûr : il y avait un système de filtrage permettant juste d'accéder à des sites précis, comme des encyclopédies en ligne ou des vidéoclubs. Mais il était impossible d'entrer en interaction avec qui que ce soit, sur un forum, par courrier électronique ou pas messagerie instantanée.

La tablette tactile servait surtout à accéder à des contenus hébergés en local, dans l'établissement. On y trouvait une importante liste de films, de musiques et d'ouvrages les plus divers : romans pour passer le temps, essais philosophiques ou bien principaux textes

Une dernière semaine auprès de la mer

sapientiaux ou religieux. Evidemment, il y avait la Bible, le Coran, divers textes bouddhiques...

En fin d'après-midi, Carole orienta sa tablette pour qu'elle soit visible de son lit. Elle s'y coucha après avoir lancé un film. Quand celui-ci se termina, il était plus que l'heure d'aller manger. Carole décida de ramener son repas dans sa chambre. Quand elle franchit sa porte, elle aperçut Charles en train de sortir de la chambre de la femme chauve.

« Bon appétit, Héléna. Il faut que tu manges un peu. Je repasse tout à l'heure pour débarrasser. »

Charles referma la porte. Quand il aperçut Carole qui le regardait, il lui sourit et lui souhaita également un bon appétit avant de s'éloigner.

La femme chauve s'appelait donc Héléna. Carole fut intriguée. Elle décida de s'approcher de la porte. Elle constata qu'elle avait deviné juste : le curseur était désormais sur « phase 2 ». Carole soupira et fit demi-tour, se rendant à la cantine. Elle salua les pensionnaires qu'elle croisait mais sans s'attarder. Elle ne voulait pas donner une occasion à quelqu'un de commencer une conversation.

Le soir, le menu avait changé par rapport au midi. Carole choisit une assiette de céleri rémoulade, avec deux œufs durs. Puis, elle se servit une sole meunière avec du riz. Enfin, elle prit une part de gâteau aux pommes. Une fois tout installé sur son plateau, elle repartit dans sa chambre.

Une dernière semaine auprès de la mer

Comme à d'autres moments de sa vie, elle dîna donc seule dans sa chambre, en regardant un film. En le choisissant, Carole s'aperçut que les films étaient tous soit des comédies, soit des films d'aventures. Aucun ne traitait de sujets graves. Il y avait peu de films policiers. La programmation était étudiée pour inciter à rêver de grands espaces ou bien à rire.

L'endroit où elle vivait, cette chambre, était tout le contraire des grands espaces présentés dans les films. Partir d'ici : c'était le message subliminal qui traversait toute la programmation. Mais Carole décida de déjouer cette conspiration. Elle irait, cette fois, jusqu'au bout. Jusqu'au bout. Elle n'échouerait pas une deuxième fois. Non, elle se le refusait.

Quand le film fut terminé, elle ressortit de sa chambre pour remmener à la cantine son plateau avec ses assiettes et couverts sales. Encore une fois, elle joua les anguilles pour éviter de parler à quiconque, en dehors de salutations, du minimum requis par la politesse.

Revenant à sa chambre, elle n'y rentra pas tout de suite. Elle hésita un instant puis alla se planter devant la porte d'Hélène. Elle regarda la porte et tendit l'oreille. On entendait une respiration rauque, parfois une toux caverneuse. Le curseur de la serrure indiquait toujours « phase 2 », bien sûr. Hélène aussi irait jusqu'au bout. C'était certain. Elle n'avait pas le choix.

Une dernière semaine auprès de la mer

Carole soupira. Puis elle revint dans sa chambre. Il était temps de se coucher, en fait. La première journée venait de s'écouler. Plus que six. Plus que quatre en phase 1. Elle tournerait en rond, elle regarderait des films, elle regarderait la mer, elle lirait, elle mangerait, elle se doucherait... Voilà. Il y aurait cette routine durant ces quelques jours. Une simple routine qui se mettrait en place. Il n'y avait qu'à attendre. Carole n'avait qu'à attendre, rien de plus, jusqu'au bout, sans hésiter, sans se poser de question. Il était trop tard pour se poser des questions. Il fallait qu'il soit trop tard. Carole ne voulait pas échouer de nouveau. Elle ne pouvait pas échouer de nouveau. Elle n'échouerait pas de nouveau.

Avant de se glisser dans le lit, elle verrouilla manuellement sa porte puis elle se déshabilla. Elle plaça sa tenue du jour dans le sac de linge sale et passa aux toilettes. Enfin, elle se glissa sous la couette.

Elle regarda la mer, devant elle, qui était désormais plongée dans l'obscurité. Carole se refusa à opacifier les vitres avec les persiennes rotatives incluses dans l'épaisseur, entre les deux vitres du double-vitrage. Elle s'endormirait avec la mer en paysage et elle se réveillerait sans doute avec le soleil.

Une dernière semaine auprès de la mer

L'échec du Père Jacques Beaumont

C'était quoi ce truc ? Le Père Jacques Beaumont reposa la bouteille que son prédécesseur lui avait laissée. C'était le deuxième verre qu'il se versait. Il avait bu le premier sans vraiment goûter. Il avait froid et la chaleur dispensée dans ses boyaux par l'étrange production locale lui avait fait du bien.

Le prêtre se leva et alla, en se mettant à genoux, ranger la bouteille au fond du placard derrière des piles de choses qui étaient transmises de titulaire de la cure en titulaire suivant. Eviter de voir cette bouteille lui épargnerait sans doute une lente glissade vers un alcoolisme de confort.

Mais là, il avait froid. A l'arrivée du car du soir, il avait tenté de discuter avec plusieurs passagers qui venaient passer une nuit à l'auberge. Il y avait un homme chauve, qui n'avait même plus de sourcils mais qui semblait gonflé comme une baudruche. L'homme avait voulu lui rire au nez mais il en avait toussé, était rentré dans l'auberge et avait réclamé sa clé de chambre au tenancier. Deux femmes âgées, veuves, avaient été plus polies. Si elles avaient daigné l'écouter un peu, elles s'étaient contentées, chacune avec leurs mots, de dire que les convictions de ce prêtre n'étaient pas les leurs et que, en fait, il les importunait.

Une dernière semaine auprès de la mer

Les âmes qui venaient ici semblaient déjà perdues. C'était trop tard. Si elles avaient fait le déplacement, leur sort était scellé. C'est en amont qu'il fallait agir. Peut-être une action politique était-elle nécessaire. Il fallait obtenir l'abolition de cette loi maudite que l'Église avait tant combattue.

Trois jours, six cars déjà attendus. Et aucun résultat. Aucun. A chaque fois, l'action du prêtre était nulle, peut-être même contre-productive. En le voyant, certains semblaient se souvenir pourquoi ils détestaient l'Église. D'autres désapprouvaient fermement les positions du clergé en la matière mais restaient confiantes en Dieu. Lui les comprendrait, si ses ministres sur Terre n'y parvenaient pas. Telle était leur foi. L'Église n'était plus la référence. Martin Luther avait finalement gagné : chacun s'estimait libre de définir sa foi et sa relation à Dieu. A ses risques et périls, au risque de la damnation éternelle. Mais libre malgré tout.

Le Père Jacques Beaumont porta de nouveau le verre à ses lèvres. Il décida, cette fois, de goûter la substance. Elle était forte et lui brûlait la langue, le palais et la gorge, même bu lentement. Le parfum ne venait qu'après. Il était boisé et fruité. On y décelait aussi l'amour de la chose bien faite, comme on la sent dans toutes les choses faites par des artisans.

Une dernière semaine auprès de la mer

Une rencontre inattendue

Sortant de sa douche, Carole se saisit d'une nouvelle tenue verte et la revêtit. Il était temps d'aller prendre le petit déjeuner. Elle jeta un dernier regard vers la mer. Il y avait une légère brume qui donnait comme un air de merveilleux, de mystère. La jeune femme décida de revenir prendre son petit déjeuner dans sa chambre, comme chacun de ses repas ou presque. La veille, elle avait pris son petit déjeuner en salle commune, un peu à l'écart.

En revenant, elle avait croisé un type sortant de l'accueil avec Charles. Un nouvel admis. Le type devait avoir une quarantaine d'années. Elle avait ressenti une sorte de malaise en le croisant. Surtout quand le type lui avait souri. Elle n'avait pas du tout aimé ce sourire. Elle l'avait revu, à chaque fois qu'elle était allée chercher un repas. Il était assis dans un coin de la salle commune. Il buvait tristement, regrettant visiblement qu'il n'y eut pas d'alcool. Et il avait levé les yeux vers elle, avec le même sourire. Elle ne s'était pas attardée.

Comment pouvait-elle avoir peur ? N'était-il pas stupide d'avoir la moindre crainte quand on venait au Prieuré ? Carole se souvint de son échec, deux mois plus tôt. Oui, elle avait eu peur. Une peur instinctive, irraisonnée, absolue. Elle avait eu peur et s'était enfuie.

Une dernière semaine auprès de la mer

Si elle avait encore peur, n'était-ce pas la preuve que, au fond d'elle, elle ne voulait pas rester ? N'allait-elle pas encore une fois s'enfuir ?

Non. Cette fois, elle irait jusqu'au bout. Ses tripes se battaient peut-être avec sa tête mais elle était décidée. Elle respira à pleins poumons pour chasser la nausée qui s'emparait d'elle, qu'elle sentait monter de son ventre. Elle sentait ses jambes faibles. Elle sentait comme une vague odeur de sang dans ses narines.

Un café. Elle avait besoin d'un café. Et de croissants. Carole se secoua la tête. Elle peigna de nouveau ses cheveux encore humides. Elle passa sa main sur ses fesses et son ventre. Elle avait grossie, elle en jurerait. En quelques jours de bons repas et d'absence de véritable exercice, elle eut l'impression d'avoir enflé, d'être davantage serrée dans ses vêtements. Peut-être devrait-elle renoncer au croissant. Juste prendre un café.

Stupide. Qu'importaient, au fond, un ou deux kilos de plus ? Elle pouvait bien se faire plaisir. C'était même une excellente manière d'affirmer sa volonté. Elle ne partirait plus du Prieuré. Elle ne s'enfuirait plus. Elle n'avait pas à s'attacher à des détails sans importance tels que quelques kilos en plus ou même d'être mal coiffée. Elle pouvait se faire plaisir. C'est vrai que c'était dommage qu'on ne puisse pas boire de l'alcool ici. Se bourrer la gueule sans craindre les conséquences, n'aurait-ce pas été merveilleux ?

Une dernière semaine auprès de la mer

Carole sourit. Son estomac, gargouillant, la rappela aux nécessités du moment. Avec dignité, elle se redressa, vérifia l'agencement de sa tenue, que la tunique ne tombait pas de travers en révélant son nombril et un fessier dont elle ne voulait tout de même pas avoir honte... Puis elle déverrouilla sa porte et sortit.

Elle le reconnut aussitôt. Le type était là, devant elle, même si elle ne pouvait voir que son dos. Il regardait le jardin, vide à cette heure. Il semblait plus petit qu'elle, nettement plus rond aussi. On voyait bien, ainsi, sa calvitie qui ne lui laissait qu'un large rond nu sur le sommet du crâne, entouré de cheveux pas très soignés, et même gras. Sous l'effet du groom pneumatique, la porte claqua dans le dos de Carole. La jeune femme s'aperçut alors qu'elle était restée ainsi immobile, comme une mouche devant une araignée.

L'homme tourna la tête en entendant le bruit de la porte. Il vit Carole. Il sourit soudain. Toujours le même sourire.

Carole se dirigea vers la salle commune d'un pas plus rapide que nécessaire. Elle jeta un œil derrière elle, deux ou trois fois. L'homme la suivait, marchant lentement, sachant bien que Carole ne pouvait pas lui échapper. Même si elle avait peur. Même si elle était terrifiée.

Charles discutait gentiment avec Diane dans un coin de la salle commune. Il aperçut soudain Carole

Une dernière semaine auprès de la mer

marchant d'un pas trop rapide. Son expression changea, prenant un air inquiet. Puis son inquiétude se mua en une colère froide en voyant l'homme qui suivait Carole.

Il vint s'interposer entre le jeune femme et le poursuivant. Bras croisés.

« Laurent, tu vas rester dans ta chambre, comme nous en avons discuté lors de ton accueil. »

« Mais je suis en phase un ! »

« Nous pouvons consigner des pensionnaires en cas de besoin. Nous t'avions prévenu. Mais tu peux nous quitter dès à présent si tu le souhaites. »

L'homme appelé Laurent baissa la tête. Il était vaincu. Carole soupira. Elle se saisit d'un plateau et y plaça un verre de jus d'orange, un chocolat chaud et deux croissants. Puis elle s'assit à une table.

Elle préféra prendre le risque d'avoir à discuter avec d'autres pensionnaires. Elle sourit en voyant Charles raccompagner Laurent vers les chambres. Et elle ne put s'empêcher de trembler, voyant Charles sortir discrètement de sa poche quelque chose qu'elle identifia comme une bombe lacrymogène, la gardant dans sa main. Même Charles, homme solide et musclé, semblait craindre ce pensionnaire.

Ah, Charles, le beau Charles, son chevalier servant... Si elle l'avait rencontré dans d'autres circonstances...

Une dernière semaine auprès de la mer

Hélène absente

Assise dans un coin de la salle commune, Carole avait réussi à échapper à toute conversation avec d'autres pensionnaires. Pourtant, elle était restée longtemps, prenant lentement un petit déjeuner un peu copieux. C'était son dernier jour de phase 1. Autant qu'elle se fasse un peu plaisir. Et puis, surtout, elle n'était pas pressée de repartir dans le couloir où, peut-être, sournoisement, le fameux Laurent l'attendrait.

Non, Carole savait que Charles l'avait enfermé dans sa chambre. Pour lui, son séjour serait une longue phase 2. Tant pis pour lui. Qui était-il ? Elle ne le saurait sans doute jamais. Carole avait eu peur. Peur de quoi ? Quand on est au Prieuré, comment peut-on avoir peur de quoique ce soit ? Cela n'avait pas de sens.

Ou peut-être que si, après tout. Venir au prieuré, c'est aussi vouloir une certaine dignité, un grand calme. Sinon, ma foi, on pouvait s'arranger tout seul. Pas besoin de Prieuré. Carole avait essayé. Elle avait échoué. La peur, encore une fois. La peur qui saisit. La terreur absolue. C'est pourquoi elle avait besoin d'un établissement comme le Prieuré. Elle avait besoin d'être aidée. Pour que la tête triomphe du ventre, que l'intellect maîtrise l'instinct.

Une dernière semaine auprès de la mer

Redressant la tête vers le mur où se situait le self-service, ignorant les pensionnaires qui, d'instinct, s'étaient écartés d'une jeune femme réfugiée dans un coin et focalisée exclusivement sur son plateau, Carole regarda l'horloge. Si elle voulait voir un film avant le repas du midi, il fallait qu'elle rentre dans sa chambre.

Alors elle se leva et marcha vivement vers ce qui était devenu chez elle. Elle ne croisa ni Diane, ni Charles. Et elle salua, d'un bref hochement de tête avec sourire, juste deux femmes âgées rentrant lentement vers leurs chambres en s'aidant chacune d'un déambulateur. Si Carole se sentait ridicule dans sa tenue de pensionnaire, elle trouvait que c'était à la limite de l'indignité pour des personnes âgées.

Alors qu'elle s'apprêtait à rentrer dans sa chambre, Carole vit que la porte de celle d'Hélène était grande ouverte. Mue par quelque curiosité, la jeune femme se dirigea vers celle-ci. Un chariot de ménage était garé dans le couloir.

Le groom pneumatique était inefficace : la porte était maintenue ouverte par une cale. Carole n'osa pas franchir le seuil avec ses pieds mais se pencha assez pour voir le curseur sur la serrure passé en mode « en attente ». Plus de seuil 1 ou 2.

On entendait du bruit dans la salle de bain et du côté du lit. Carole vit apparaître Charles qui, de toute évidence, nettoyait la pièce principale et venait de

Une dernière semaine auprès de la mer

changer les draps du lit. Tout d'un coup, Diane jaillit de la salle de bain et se dirigea vers Charles.

« Bon, ça y est. J'ai nettoyé la salle de bain. Elle avait craché un peu de sang comme je le craignais. Il a fallu frotter. Je te laisse passer l'aspirateur ? »

« Oui, oui. Je vais terminer. Va plutôt préparer les repas des phases 2. »

« Ca marche. A tout à l'heure. »

Là, Diane se retourna pour revenir dans le couloir et elle s'arrêta brutalement, surprise par la présence de Carole face à elle.

« Je peux vous aider, Mademoiselle ? »

« Euh... Non, non... Je... Rien... Je suis dans une chambre à côté. »

Carole se sentit rougir. Elle s'apprêta à rentrer dans sa chambre et amorça un quart-de-tour. Puis elle interrompit son geste. Et se tourna vers Diane.

« Excusez-moi, mais je voudrais juste savoir... Cette jeune femme, Héléna, elle est allée au terme n'est-ce pas ? Elle n'a pas fui ? »

« Elle a été au terme, en effet » lui confirma Diane en baissant la tête, avec une voix douce.

« Merci. Bonne fin de journée. »

Carole, quelque part, était rassurée. Héléna avait été au terme du processus. C'était un encouragement certain. Carole sourit et, enfin, détendue, elle rentra dans sa chambre avant de verrouiller la porte.

Une dernière semaine auprès de la mer

Restée seule avec Charles, Diane se retourna vers lui au lieu de sortir de suite.

« Pourquoi m'a-t-elle demandé ça ? »

« Elle est venue au Prieuré deux mois après avoir quitté un autre centre. Elle a eu peur au moment où on lui a présenté le processus, en phase 2. Elle doit être terrifiée à l'idée d'échouer de nouveau. »

« Deux mois ? Déjà que c'est rare à son âge, revenir aussi rapidement... Pas une pensionnaire banale cette fille. Comment elle s'appelle déjà ? »

« Carole. »

« Hélène, la raison de sa présence était une évidence. Et, à sa place, j'aurais fait pareil. C'est pour des cas comme ceux le sien que j'ai accepté de faire ce travail. Mais cette Carole, tu sais pourquoi elle est là ? »

« Non. Elle ne m'a rien dit. Et nous n'avons pas le droit de demander. »

« Bon. Nous verrons si elle bavarde un peu en phase 2. Sinon, tu n'auras guère de prise pour la dissuader. »

« De toutes façons, nous aurons à nettoyer la chambre. »

« Si cela n'était que du ménage hôtelier... Si elle va au bout... Bon, il est temps que j'aille préparer les repas des phases 2. A tout à l'heure. »

Une dernière semaine auprès de la mer

La ballerine

Quand elle s'était traînée jusqu'à la salle commune, pour prendre un petit déjeuner tardif, Katarina avait vu cette fille, une jolie fille, une brune d'une trentaine d'année, s'en aller vers les chambres. La fille avait jeté un regard distrait dans la direction de Katarina. Cette dernière y avait surpris un temps d'arrêt, une surprise, un dégoût sans doute. Katarina avait baissé la tête, s'était jurée de haïr cette fille mais se rendait compte que, en fait, elle lisait dans le regard des autres ce qu'elle éprouvait envers elle-même.

Venir au Prieuré avait été compliqué. Elle avait dû recourir à une voiture avec chauffeur. Et, maintenant, elle se traînait dans les couloirs pour venir dans la salle commune. Elle se tenait en équilibre instable sur une de ses cannes pour écarter une chaise et s'asseoir. Voilà, c'était fait. Et maintenant, elle regardait le buffet. Il allait falloir se relever pour s'y diriger. Comment prendre un plateau ?

Diane, qui passait par là, vint la voir. C'était elle qui l'avait emmenée jusqu'à sa chambre, avançant à son rythme sans manifester d'impatience.

« Puis-je t'aider, Katarina ? Que veux-tu ? Café, croissant ? »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Je ne voudrais pas vous donner du travail supplémentaire... Je vais me débrouiller... »

« Ne t'inquiète pas. Je suis là pour ça aussi. »

« Un grand café avec deux sucres, deux croissants bien cuits, s'il te plaît, alors. »

L'infirmière s'éloigna. Katarina rangea ses cannes en les bloquant contre le mur, à côté de la table. Elle regarda sa jambe droite. A partir de mi-cuisse, le tissu de son pantalon tombait vers le sol. Il n'avait rien à contenir. Il n'y avait plus de chair, plus d'os, plus rien à cet endroit. L'amputation avait été trop haute pour espérer l'équipée d'une prothèse simple, d'une lame flexible avec un pied articulé. Plus jamais, elle ne marcherait correctement. Elle était condamnée à ces cannes. Même avec une prothèse complète, lorsque ça serait bien cicatrisé, elle n'aurait plus jamais une vie normale.

Quant à sa vie de rêve... Quant à son rêve...

Lors de la grande répétition, elle avait glissé et virevolté avec toute la grâce dont elle était capable. La grâce d'une jeune étoile. Même le metteur en scène et ses rivales l'avaient félicitée. Sur la scène de l'opéra, elle était chez elle. Elle sentait alors les planches sous ses deux pieds. Elle frémissait quand elle ne les sentait plus, s'élevant dans les airs, ou bien quand elle ne les touchait plus que du bout du bout des doigts de pieds.

Face à elle, la grande salle était sombre. Elle devinait le velours rouge des fauteuils plus qu'elle ne le

Une dernière semaine auprès de la mer

voyait. Désormais, elle était étoile et c'est son nom qui couvrirait l'affiche, qui attirerait tous ces gens qui, la prochaine fois, empliraient la salle. Elle serait au centre de la scène. Les spectateurs seraient levés, en transe, s'épuisant en applaudissements, lui jetant des roses aux pieds.

Le grand rideau s'abaisserait alors. Elle serait isolée de la salle quelques secondes, le temps que toute la troupe la rejoigne. Seuls les applaudissements lui parviendraient. Alors, entourée des autres danseuses et danseurs formant une ligne dont elle serait le centre, tandis que le rideau se rouvrirait, elle s'avancerait encore une fois vers le public, vers son public. Elle s'inclinerait. Elle remercierait tous ces inconnus de leur amour. Elle reculerait de quelques pas. Puis s'avancerait de nouveau. Et elle recommencerait suffisamment de fois pour que les mains de chaque personne présente dans la salle fassent mal à force d'applaudir. Katarina serait sourde à force qu'on lui crie des bravos.

Et puis la troupe dînerait dans un restaurant à côté de l'opéra. Un endroit qu'elle connaissait bien. Cette fois, c'est elle qui serait à droite du metteur en scène. C'est vers elle que se tourneraient les autres en levant leur verre de Champagne. Enfin, épuisée mais heureuse, elle rentrerait chez elle.

Elle prendrait cette moto qu'elle aimait tant, avec laquelle elle virevoltait sur la route comme elle

Une dernière semaine auprès de la mer

aimait virevolter sur la scène. Et c'est là que le rêve rejoindrait la réalité. Que cela soit le soir de la grande répétition ou bien celui de la Première, quelle importance est-ce que cela a ? Le sort en avait décidé ainsi : cela avait eu lieu le soir de la grande répétition.

Katarina n'avait jamais été étoile, au centre de la scène, assourdie par les applaudissements. Nul spectateur ne lui avait jeté de roses. Son nom avait dû être effacé en hâte des affiches. On avait pleuré sur son sort dans les chaumières où on avait lu son histoire. Et puis, on s'était tourné vers une autre étoile. Et Katarina avait été oubliée. On aime les histoires tristes, pourvu qu'elles ne durent pas.

Que s'était-il passé exactement ? La police lui avait dit. Il y avait eu enquête et rapports. Elle s'était obligée à les croire. Mais tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle s'était retrouvée dans un hôpital. Elle n'avait pas été consciente de façon continue. Et, à chaque réveil, elle avait eu mal.

Enfin, un jour, elle était à peu près réveillée, s'était assise dans son lit. Une infirmière l'avait aidée à se coiffer et lui avait tendu un miroir. Elle avait vu son visage d'ange cerclé de longs cheveux blonds, intact. Son casque l'avait bien protégée. Mais quelque chose lui semblait bizarre.

Et puis elle avait posé la main sous les draps. Et puis elle avait hurlé.

Une dernière semaine auprès de la mer

La chambre de Laurent

Eh bien voilà, il était de nouveau enfermé. Laurent regardait la porte verrouillée, furieux. Tout ça parce qu'il avait regardé cette fille. Il n'avait pas été libre longtemps.

Il préféra se retourner vers la fenêtre. Dehors, il faisait tellement beau. Pourquoi était-il ici ? Pour que tout s'arrête ? Oui, pour que tout s'arrête.

Dix ans ? Onze ans ? Entre les deux, il ne savait plus. Quand les flics l'avaient arrêté, il s'était retrouvé dans une cellule plus désagréable que celle-ci. Puis il y avait eu le jugement. Terrible. La famille de sa victime, sa propre famille, tout le monde lui avait craché dessus. Et sa victime n'avait pas osé le regarder. Elle tremblait. C'était le seul plaisir que Laurent avait retiré de ces quelques jours, à être ainsi examiné, presque autopsié, en public. Quand la victime parlait, tremblante, hésitante, Laurent souriait. Cela avait choqué le procureur. Et sans doute aussi les juges, le jury et les autres. Même son avocat, cette raclure incompétente, avait avoué son malaise en amorçant sa plaidoirie. Le salopard. Il était payé assez cher, pourtant.

Dans les premiers mois, sa famille le croyait innocent. Alors Laurent avait eu des visites. C'était agréable. Il les tous avait confortés, sa mère, son père,

Une dernière semaine auprès de la mer

sa sœur, ses frères. Tous ces gens refusaient de croire qu'ils étaient les parents d'un monstre. Et puis, il y avait eu les preuves qui s'étaient accumulées.

Laurent s'en était voulu. Comment avait-il pu être autant amateur, laisser autant de traces ? Il regardait les séries télévisées pourtant. Il aurait dû savoir comment les flics travaillaient maintenant. La moindre griffure d'ongle, hop, une trace ADN. Les caméras de vidéosurveillance dans les rues sombres avaient vu passer sa voiture aux mauvaises heures. Et puis sa victime s'en était tirée. Elle avait fini par se réveiller, être capable de parler. Pourquoi cette salope n'avait-elle pas crevé dans son coma ?

Les autres, les flics ne les avaient pas retrouvées. Finalement, Laurent n'était pas si mauvais. On ne l'avait jugé que pour celle qui avait survécu. Les flics avaient voulu trop charger la barque, lui mettre sur le dos des disparitions dont il lui avait été facile de se dédouaner. Du coup, il avait pu mieux se défendre qu'il ne le craignait à un moment. Une seule victime. Une victime toujours vivante. Comme si on l'avait arrêté à temps. Les flics furent contents de leur travail. Ce qu'ils avaient pris pour un amateurisme de débutant, Laurent savait bien ce que c'était. De la négligence parce qu'il n'avait jamais été inquiété. C'est quand tout va trop bien qu'on finit par se faire coincer.

Bizarrement, sa famille ne vint plus le voir au parloir. Dix ans sans nouvelles. Pas une lettre. Pas une

Une dernière semaine auprès de la mer

visite. Jusqu'à deux ou trois mois avant sa libération. Comment avaient-ils su ? Le calcul des réductions de peine était tellement compliqué...

Bref, ils avaient tous signé un courrier demandant au juge de ne pas le libérer. Surtout, ils lui demandaient de ne pas reparaître dans leur ville. Jamais.

Le juge l'avait convoqué. Il n'avait pas le choix. Laurent n'avait pas d'ami, pas de travail, rien qui l'attendait dehors. Sa libération avait été reculée au maximum. Mais aucun motif ne pouvait permettre au juge de refuser la libération d'un détenu exemplaire. Pas une seule mesure disciplinaire durant toutes ces années. Pas un mot contre un gardien. Laurent avait su être discret. Même accepter les coups dans la cour de promenade. Comme si des petites frappes voulaient se racheter en devenant des justiciers à la petite semaine. Comme si seulement Laurent était un monstre.

Mais une fois dehors, qu'allait-il devenir ? Il n'avait ni travail, ni maison, ni famille pour l'accueillir. Il avait des endroits à fuir. Aucun à rejoindre. Alors, dans un sursaut de cruauté, sa mère lui avait envoyé une invitation à venir au Prieuré. Un sursaut d'humanité, disait-elle dans sa lettre. En espérant que s'y rendre rachèterait ce qui lui servait d'âme.

Il avait accepté.

A sa sortie de prison, un taxi l'attendait. Personne de sa famille. Il n'eut pas le temps de visiter la

Une dernière semaine auprès de la mer

ville où il avait passé tant d'années, enfermé dans une prison. La grande porte métallique avait tremblé derrière lui. Un son sinistre.

Le taxi avait démarré et était venu à sa hauteur. Le chauffeur était un grand type costaud. Il était descendu de la voiture. Il avait salué Laurent d'un hochement de tête et lui avait dit : « la course est payée. » Il s'était emparé de la petite valise de Laurent et l'avait jetée dans le coffre puis il avait fait monter son passager. Pas un mot n'avait été échangé au cours du trajet. Laurent se disait qu'il connaissait ce chauffeur. Il mit plusieurs minutes à le reconnaître. Il habitait à quelques maisons de chez ses parents. Il les aimait bien. C'était presque devenu un ami de la famille en emménageant dans le quartier, quinze ans plus tôt.

Et ce type était venu à Morbourg, pour l'attendre à sa sortie de prison. Laurent eut soudain peur : avait-il été payé pour le tuer ? Non. Il l'avait déposé à la gare routière. Il lui avait donné un ticket de bus et rendu sa valise. Il vérifia que Laurent montait bien dans le car.

A quelques mètres, deux flics saluèrent une femme en civil. Et celle-là monta dans le même car. Elle se mit à l'arrière et descendit également à Valbourg. Elle vérifia que Laurent montait bien dans la voiture du Prieuré. Puis elle rentra dans l'auberge. Sans doute avait-elle pris l'autocar repartant dans l'autre sens, moins d'une heure plus tard.

Une dernière semaine auprès de la mer

En fait, les flics ne s'étaient même pas cachés qu'ils le surveillaient et vérifiaient qu'il se rendait bien au Prieuré. Il s'était senti coincé. Il n'avait pratiquement pas marché depuis qu'il avait quitté la prison. Il marchait davantage dans la cour chaque jour.

Et quelques heures après son arrivée, il s'était retrouvé de nouveau enfermé, tout ça parce qu'il avait regardé une fille. C'était la seule agréable à regarder, à part les deux infirmières. Celle de l'accueil avait clairement insisté sur la présence d'une caméra à peine il s'était assis. Et l'autre se méfiait. Elle serrait quelque chose dans sa poche à chaque fois qu'il la croisait.

Plus personne ne le regardait autrement que comme un monstre. Laurent s'était, en quelques heures, fait une raison. Un monstre. Un monstre qu'on envoie au Prieuré par soucis d'humanité. Par soucis pour l'humanité, plutôt.

Laurent se rendit sur le balcon. Il sentait, provenant d'un côté, une vague brise marine. Une odeur d'iode. Des cris de mouettes. Tout droit, il n'y avait qu'un sous-bois très dense, au-delà d'un grillage.

Il était en cage, encore une fois. Il passait une dernière semaine auprès de la mer mais ne l'avait qu'à peine aperçue, quand il était descendu dans la vallée de Valbourg en autocar. Il aurait voulu marcher sur le rivage. Onze ans qu'il ne l'avait pas fait. On lui avait même retiré ce petit plaisir.

Une dernière semaine auprès de la mer

Un monstre. Il n'était qu'un monstre qu'on mettait en cage, qu'on envoyait au Prieuré après l'avoir enfermé tant d'années dans une prison. Le Prieuré et les autres établissements similaires n'existaient pas à l'époque de sa condamnation. La loi ne datait que de quelques années.

Derrière le grillage, Laurent se mit à respirer l'air venant du bois. Un vent frais, encore chargé d'embruns, d'odeur de la mer. Etrange mélange que celui qu'on sentait dans cet air là. On y sentait la mer et la terre, l'iode et la mousse. Laurent ferma les yeux un court instant pour bien le humer.

Puis, en rouvrant ses yeux, il aperçut un lapin bondissant dans les fourrés. Et un autre un peu plus loin. Le second se rapprocha du premier et, sans plus de cérémonie, lui monta sur le dos avant de faire faire de brefs allers-retours à son bassin. Laurent eut chaud soudain. Onze ans qu'il n'avait pas baisé. Il n'était pas un monstre. Il était normal, comme ce lapin. Ce n'était pas à lui de sans cesse souffrir. Il avait le droit de vivre, bon sang. Le droit de faire comme ce lapin.

Laurent rentra dans sa chambre et s'allongea sur son lit. Il baissa son pantalon. Et il se saisit de son sexe à pleine main. La fille avait crié. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Au procès, elle avait dit qu'elle aussi, elle s'en souvenait comme si c'était hier. Et que ce serait ainsi jusqu'à la fin de sa vie. Oui, Laurent s'en

Une dernière semaine auprès de la mer

souvenait. Il s'en souvint jusqu'à avoir la main poisseuse.

Une dernière semaine auprès de la mer

S'aimer jusqu'au bout

Plus de cinquante ans qu'ils se tenaient ainsi la main à chaque fois qu'ils le pouvaient. Germaine et Martin Hébert marchaient côte à côte dans le jardin du Prieuré. Dans quelques heures, ils passeraient ensemble en phase 2. Ils feraient tout ensemble, jusqu'au bout. Car ils voulaient s'aimer jusqu'au bout.

Ils ne parlaient pas. C'était inutile. Ils s'étaient déjà tout dit. Ils n'avaient plus besoin de parler. Leur communion rendait cela inutile. Mais ils n'avaient pas achevé de partager. Car c'était cela l'amour, tout partager. Etre ensemble. Pas l'un à côté de l'autre : ensemble. Ne faire qu'un. Une seule vie.

Ils respiraient ensemble les effluves marines qui leur parvenaient par dessus les bâtiments. L'air était encore un peu frais en cette saison et à cette heure. Les rosiers n'étaient pas encore en fleurs : c'était trop tôt. Mais, déjà, il y avait des boutons qui se formaient. La vie est ainsi : c'est une éternelle renaissance. Au pied de chaque rosier, le personnel avait mis un peu de fumier. La terre, le fumier... n'étaient que des cadavres animaux ou végétaux décomposés au fil du temps. Et les végétaux étaient mangés par des animaux qui les rejetaient sous forme de fumier. Quant aux herbivores, ils finissaient dans une assiette humaine comme jadis

Une dernière semaine auprès de la mer

dans les mâchoires des loups. Et puis les humains les rejetaient également sous forme d'excréments. Et tous ces excréments, ces déchets, finissaient dans des plantes. C'était cela la vie. Un long cycle sans cesse recommencé, la vie, la mort, la vie, la mort... A quoi bon s'accrocher à toute force ? Il fallait en prendre conscience, c'est tout.

Martin s'arrêta devant un rosier où un bouton, plus avancé, commençait à faire apparaître un début de pétale rose. Il le montra à Germaine. Elle sourit. Oui, le printemps arrivait. Rien n'arrêtait le printemps. Rien n'arrêtait la vie.

Il prit sa femme par devant Dieu et les hommes dans ses bras, la serrant le plus qu'il pouvait sans tousser. Et il lui murmura à l'oreille.

« Es-tu vraiment sûre de ce que tu fais ? »

« Et toi ? »

« Moi, oui. C'est nécessaire. Mais pas pour toi. »

« Si c'est nécessaire pour toi, ça l'est aussi pour moi. Nous ferons tout ensemble. A quoi bon différer ? »

« J'ai honte de... »

« Honte de quoi ? Je le veux. Je le veux vraiment. Nos enfants sont grands. Nous sommes grands-parents. Nous avons tout organisé. Bien sûr qu'ils seront tristes. Mais c'est mieux ainsi pour eux, tout autant que pour nous. »

La loi ayant abouti à l'ouverture du Prieuré et des autres établissements similaires datait d'une dizaine

Une dernière semaine auprès de la mer

d'années maintenant. La démarche des Hébert n'était pas unique, loin s'en faut. C'est pourquoi tous les établissements comme le Prieuré disposaient de chambres doubles. Et, petit à petit, les dernières réticences se levaient, même au sein des familles aimantes.

Germaine se souvint du premier rendez-vous, de la première fois que cet homme, plus de cinquante ans plus tôt, l'avait tenue dans ses bras. Elle avait su, alors, qu'il serait l'homme de sa vie. Elle l'avait ressenti au plus profond de son coeur et de ses tripes. C'était cela, l'amour.

Elle se souvint de cette grande cérémonie, avec leurs familles à tous les deux. Tous ces gens qui étaient, pour la plupart, morts désormais. De nouvelles générations avaient pris la place. Elle revit en quelques instants toutes les cérémonies presque similaires qui s'étaient succédé au fil du temps. D'autres mariages, des communions, des enterrements aussi...

Elle se souvint de cette robe blanche qu'elle portait avec fierté. Elle était d'une pureté virginale. Et le soir, Germaine retira cette robe, aidée par un Martin bien maladroit. Ils ne savaient pas trop comment s'y prendre. On ne parlait pas de ces choses là en ces temps là. Oh, bien sûr, Martin avait connu des filles publiques, des filles à soldats. Il savait à peu près ce qu'il avait à faire. A peu près.

Une dernière semaine auprès de la mer

Elle se souvint comment elle s'était abandonnée à cet homme qui la couvrait de son corps dans un grand lit aux draps bien blancs. Elle se souvint de la petite tâche de sang, le matin. Et sa belle-mère, satisfaite, qui avait rangé le drap dans l'armoire après l'avoir fait sécher. Le drap et la robe de mariée, tous les deux réunis, dans une même armoire, sur une même étagère.

Elle se souvint du soir où Martin lui avait parlé du Prieuré. Il n'en pouvait plus. Il voulait s'y rendre et prendre toutes les dispositions pour que Germaine soit heureuse seule. Mais elle ne pouvait pas être heureuse sans lui. Elle lui avait dit qu'ils iraient ensemble là-bas. Martin avait eu un mouvement de recul. Il se demandait comment revenir en arrière dans le temps. Il ne voulait pas que Germaine... Il l'aimait.

Elle se souvint de leurs dernières nuits avant de partir. Elle avait ressorti ce drap tâché de l'armoire, de là où il n'était plus sorti depuis cinquante ans, comme un talisman. Martin avait reconnu ce drap. Il avait eu peur, comme s'il empiétait sur le territoire d'un sol sacré. Et ils avaient dormi ensemble dans ce drap plusieurs nuits. Le drap était maintenant plié, dans un sac, dans un casier du vestiaire du Prieuré.

Il avait eu peur. Elle l'avait rassuré. Il l'aimait. Elle l'aimait.

Une dernière semaine auprès de la mer

La visite de Charles

Voilà, il était 16h30. Mais, contrairement aux autres jours, la serrure de la porte ne s'était pas déverrouillée. Carole était désormais tenue de rester dans sa chambre. Et celle-ci devenait une cellule. La phase 2 débutait pour elle.

Carole était debout, face à la porte. Elle attendit quelques minutes. Pas de doute. La porte ne s'était en effet pas déverrouillée. Carole tenta malgré tout de tourner la poignée, pour vérifier. Mais la poignée était bloquée.

Carole soupira. Au moins, elle n'aurait plus à sortir et risquer de se confronter aux autres pensionnaires. Elle ne serait plus obligée, par quelque réflexe de politesse, si on lui adressait la parole, de répondre à des questions gênantes. Elle ne serait plus obligée de supporter les expressions de surprise liés à son apparente jeunesse. Désormais, elle était seule face à elle-même, jusqu'au terme du processus. Le personnel du Prieuré, seul, lui parlerait, avec toutes les restrictions réglementaires qu'on leur imposait. Elle serait seule jusqu'à la fin ou bien jusqu'à sa fuite. Non, elle chassa aussitôt cette dernière idée. Elle ne fuirait pas. Pas cette fois. Elle n'appuierait pas sur le bouton, sur la tablette.

Une dernière semaine auprès de la mer

Tout d'un coup, elle sentit une nausée lui monter du ventre. Cela recommençait. Ses tripes et sa tête étaient décidément en désaccord. Carole recula, se tenant l'estomac avec une main, posant l'autre sur le mur, comme pour s'assurer de sa présence. Elle était obligée de se pencher sous la douleur qui lui tordait les boyaux. Elle recula. Un pas. Deux pas. Trois pas.

Le lit était là. A côté d'elle. Carole s'assit dessus. Il était temps. Elle avait eu peur de s'évanouir. Peur ? Mais peur de quoi ? De quoi peut-on avoir peur quand on veut venir au Prieuré ? Peur que tout ne se passe pas au mieux, peur que l'on perde la dignité que l'on est venu chercher. Peur d'échouer, de nouveau, si près du terme. Peur, malgré tout, de sa propre démarche. La peur vient des tripes, du moins cette peur primale là.

Carole s'allongea. Elle ferma les yeux. La nausée commençait à disparaître. Le surlendemain, à la même heure, elle aurait atteint son objectif. Il fallait qu'elle se calme. Carole sentait son cœur battre la chamade dans une cage thoracique trop étroite. Elle sentit aussi un peu d'humidité le long de ses joues.

D'un revers de manche, elle essuya ses larmes. Elle rouvrit les yeux. Il faisait beau. Le ciel était bleu. Il n'y avait que quelques petits nuages blancs. Carole sentait sa respiration se calmer, son cœur revenir à un rythme raisonnable.

Simplement pour se relâcher, son bras se détendit un peu. La main descendit du ventre vers une

Une dernière semaine auprès de la mer

région plus basse. Sans que ce soit réellement prémédité, cette main se glissa dans le pantalon. Elle alla frotter le pubis. Juste se rassurer, juste se sentir vivante encore un peu. Se faire juste un petit peu plaisir. Rien qu'un petit peu.

Elle songea soudain à Charles. Dans d'autres circonstances, peut-être... Sa main s'activa davantage. Mais la tête reprit l'initiative. Charles était plus vieux qu'elle. Et sa réaction puérile était liée au processus lui-même. Son bas-ventre se raccrochait à n'importe qui, n'importe quoi. Si Diane avait été son accompagnatrice, serait-elle devenue lesbienne ? Peut-être. Ou peut-être que le Prieuré prenait un malin plaisir à faire en sorte que ses pensionnaires puissent aisément apprécier leurs accompagnateurs. Sauf pour ce type dont elle voulait oublier le nom. Diane avait sans doute refusé de s'en occuper. Charles, plus costaud et moins enclin à être une victime des agissements pervers de cet individu, était plus indiqué dans ce cas précis.

Carole se décida à se lever. Elle se rendit dans la salle de bain. Elle urina puis se lava les mains. Elle se sentait mieux.

Dehors, le ciel était bleu. Elle se décida à sortir sur le balcon, toujours grillagé. Impossible de savoir si elle avait des voisins ou des voisines. Impossible de leur parler. Impossible d'être importunée par eux. Droit

Une dernière semaine auprès de la mer

devant, la mer s'étalait jusqu'à l'horizon. Les embruns fouettaient son visage.

Combien de temps resta-t-elle à regarder la mer ? Un certain temps. Assez pour que ses souvenirs lui reviennent. Pour qu'elle se rappelle comment elle avait décidé de venir au Prieuré.

Et puis le soleil fut presque couché. Il commençait à faire froid. Carole rentra et laissa la porte du balcon se refermer. Elle alluma la tablette. Peut-être devait-elle regarder un film, pour se changer les idées. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Attendre. Attendre deux jours moins quelques heures.

Elle hésitait encore sur son programme pour la soirée quand on frappa à la porte.

« Oui ? » cria-t-elle, par réflexe.

Charles entra. Il portait un plateau avec un bol fumant, un ramequin froid et deux cuillères. Ni fourchette, ni couteau.

« Bonsoir, Carole. »

« Bonsoir, Charles. »

La jeune femme était restée assise, devant sa table, se tournant vers l'homme qui venait d'entrer. Elle se demandait ce qui allait advenir. Charles posa le plateau à côté de l'écran. Le bol chaud contenait une sorte de soupe visiblement assez légère. Le ramequin, lui, était rempli d'une mousse chocolatée.

« Je suis désolé mais le menu, désormais, sera plus frugal et à faibles résidus. Mais il comprendra

Une dernière semaine auprès de la mer

toute l'énergie nécessaire. Ce soir, tu as un bouillon de poireau et de poisson mais c'est surtout l'eau de cuisson d'un des plats proposés au buffet. Pour lui donner un peu de substance, on y a ajouté du riz. Pour le dessert, mousse au chocolat. Pour ton information, l'auberge du village propose ce soir un gratin dauphinois avec une pièce du boucher sauce vigneronne. »

« C'est plus appétissant. »

« N'est-ce pas ? Veux-tu aller plutôt dîner là-bas ? »

Carole sourit.

« Non, je crois qu'il faut que je fasse un petit régime. J'ai pris du poids depuis le début de la semaine. Mais tu as bien étudié ton dossier sur moi. Tu sais que je suis gourmande. »

« Demain l'auberge prévoit un chaudron de la mer aux poissons et coquillages de la région. Et la célèbre tourte aux pommes et aux quetsches qui a fait sa réputation. »

« Mais, ici, rassure-moi, ce sera un autre bouillon midi et soir ? Et le lendemain midi aussi ? »

« En effet » soupira Charles devant le sourire amusé de Carole. Raté.

Carole prit la plus grande des cuillères et goûta le bouillon. Finalement, il était plutôt bon. Charles s'apprêta à partir.

« Je repasserai dans une heure chercher la vaisselle. Ca te va ? »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Je devrai avoir fini de manger ce bouillon et la mousse bien avant... »

« Inutile de te presser. »

« C'est vrai que vous touchez une prime quand un pensionnaire s'en va avant le terme du processus ? »

Charles fut interloqué par le changement de sujet et de ton. Comment, en une fraction de seconde, pouvait-on ainsi passer de considérations ménagères légères à... l'essentiel, gravement ?

« Oui, c'est vrai. Mais ne crois pas ce qu'on raconte dehors. En fait, nous touchons une prime lorsque le Prieuré en a terminé avec un pensionnaire, que celui-ci s'en aille avant terme ou pas. Et c'est le même montant dans tous les cas. Simplement, si tu t'en vas avant le terme, nous aurons, ma collègue Diane et moi, bien moins de travail. Alors, bien sûr, chacun est tenté de dissuader ses pensionnaires. C'est fait pour, évidemment. Et puis, nous restons humains. Tu es bien jeune pour être ici. »

« Il y a une fille plus jeune que moi. Il lui manque une jambe. »

« Oui, c'est vrai. Une ancienne danseuse étoile. C'est triste. Je comprends qu'elle soit venue. »

« Mais, moi, tu ne me comprends pas... Pas encore. Ce n'est pas grave. Bonne soirée, Charles. »

« Bonne soirée, Carole. »

Et l'homme sortit, verrouillant la porte derrière lui.

Une dernière semaine auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

La fuite de Laurent

Encore un car, encore des échecs. Le Père Jacques Beaumont hésitait entre la fureur et le désespoir. Était-il si mauvais pasteur ? Sa réputation de prédicateur était-elle à ce point usurpée ? Il remontait par le petit chemin raide. Un peu essoufflé, il parvint enfin sur la route. Il ne lui restait plus qu'à la traverser pour arriver au presbytère.

La voiture du Prieuré était en train de disparaître, en haut de la côte. Encore des âmes perdues. Davantage chaque jour, le prêtre tentait de se convaincre que, lorsque les gens arrivaient jusqu'ici, c'était trop tard. Leur âme était trop endurcie. Il devait agir en amont. Son orgueil, une nouvelle fois, lui avait fait commettre une erreur. C'était bien là son péché principal, récurrent. Il fallait qu'il retourne en ville. Mais il ne pouvait pas décemment le demander dès maintenant. Il faudrait attendre au moins un an. D'ici là... S'il ne savait qu'une seule âme, sa vie n'aurait pas été perdue.

En regardant la voiture du Prieuré disparaître, il aperçut un homme marchant vers lui. Plus exactement, cet homme marchait sur le bord de la route, d'un pas saccadé, mécanique, comme quelqu'un en état de choc.

Une dernière semaine auprès de la mer

De toute évidence, cet homme s'en retournait au village. Sans doute comptait-il prendre le car.

Il semblait plutôt rondouillard, dans une bonne quarantaine bien engagée et possédait une calvitie très prononcée. Ses derniers cheveux bruns, mal coupés, lui faisaient comme une couronne. Le Père Jacques Beaumont plissa les yeux et tenta de se rappeler qui était cette personne.

C'était un pensionnaire du Prieuré. Il était descendu du car, l'autre jour, et avait été récupéré de manière un peu virile par une voiture de l'établissement. Il était, de toute évidence, très attendu. Alors que le prêtre avait, en général, le temps de dire quelques mots, là il en avait été réellement empêché par le chauffeur. Le prêtre en avait été choqué.

Le Père Jacques Beaumont traversa la route et attendit, intrigué, que l'individu arrive à son niveau. L'homme jeta un bref coup d'oeil vers le prêtre, comme un animal traqué s'assure de ne pas rencontrer une nouvelle menace, et préféra continuer sa route.

« Bonjour » lança le prêtre.

L'autre sursauta. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui adresse la parole. Du coup, il arrêta de marcher et regarda le prêtre.

« Bonjour » finit-il par articuler, un rien hésitant.

« Vous sortez du Prieuré, n'est-ce pas ? »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Oui. J'ai demandé à sortir. Je ne voulais pas... achever le processus. »

« Achever le processus... quel bel euphémisme pour désigner ce crime. »

« Je ne sais pas. Mais je ne voulais pas rester. On m'avait forcé la main, voyez-vous. Je ne voulais pas vraiment y aller. »

« C'est peut-être pour cela qu'on ne m'a pas du tout laissé vous parler l'autre jour. »

« Peut-être. »

Il baissa la tête. Il se retrouvait à nouveau dans une impasse. Il avait toujours tous ces endroits à fuir, aucun à rejoindre. Et il n'avait quasiment pas d'argent sur lui. Il n'avait même pas de quoi se payer un ticket de car pour revenir à Morbourg. Pour quoi y faire, d'ailleurs ? A quoi bon quitter le village ?

« Suivez-moi. Entrez. »

On lui donnait un ordre. Dix ans à obéir aux gardiens de prison, cela forme des réflexes. Laurent suivit le prêtre. D'un geste, Laurent fut invité à s'asseoir à table. Quelques secondes plus tard, deux petits verres étaient posés devant lui et un liquide doré coulait dedans. A la campagne, il n'y a pas d'heure pour une petite gnôle.

« A votre vie » lança le prêtre en levant son verre, après s'être à son tour assis, en face de son visiteur.

« A la vôtre » articula par réflexe Laurent.

Une dernière semaine auprès de la mer

Il n'avait plus bu d'alcool depuis longtemps. Il avait perdu l'habitude. Il but une toute petite gorgée. Le liquide lui brûla la langue puis la gorge avant d'irriter l'oesophage et d'incendier l'estomac. Mais la douleur fut brève. La chaleur fut vite réconfortante. Oui, cela faisait du bien.

« Alors, racontez-moi ce qui vous a amené au Prieuré, mon cher frère. »

Laurent regarda le prêtre avec méfiance. Devait-il parler ? Bah, les flics savaient déjà tout.

« Je sors de prison. J'y suis allé plus de dix ans pour viol. »

Le prêtre sembla avoir soudain du mal à avaler le contenu de son verre. Laurent continua.

« Dès lors que ma culpabilité a été établie, je n'ai plus eu de nouvelles de ma famille. Sauf à la fin. Ma mère m'a conseillé de venir au Prieuré et a payé pour ça. »

« Votre mère ? Votre propre mère ? »

« Oui, ma mère. N'ayant nul endroit où aller, n'ayant que des endroits à fuir, j'ai d'abord accepté. Pour venir, j'ai été très surveillé. La police a vérifié jusqu'ici que j'étais bien pris en charge par le Prieuré. Peut-être qu'on a déjà fait remonter le fait que j'étais parti. »

Misères de l'âme humaine, quelles limites dépasserez-vous chaque jour ? Le prêtre se refusait à

Une dernière semaine auprès de la mer

s'étonner que cet homme ait été à ce point rejeté par sa famille que celle-ci... Sa mère, sa propre mère...

« Où allez-vous aller désormais ? »

« Marcher au bord de la mer. J'ai été privé de ça durant des années et je n'ai même pas eu le temps de me promener en sortant de prison. »

« Et ensuite ? »

« Je ne sais pas. »

« Allez à Morbourg. Je vais vous noter sur un papier une adresse et le nom d'un prêtre. C'est mon successeur. Il vous guidera sur le chemin de la rédemption. L'Église dispose de communautés pour accueillir les pécheurs repentants. »

« Merci, mon Père. »

Laurent se saisit du papier qui lui était tendu. Il le rangea dans une poche de son pantalon. Il remercia pour le verre, se leva, salua et s'en alla.

Resté seul, le Père Jacques Beaumont finit son verre et rangea aussitôt la bouteille. Le niveau avait trop baissé ces derniers jours. Encore un péché. Mais celui-ci était nouveau. L'orgueil, péché initial, désormais blessé, générait un autre péché pour se consoler. Le prêtre alla laver les deux verres. Il les essuya et les rangea à leur place.

Le seul qui avait daigné l'écouter était un pécheur d'une particulière gravité, un criminel. Peut-être les tourments de cette âme l'avaient-ils finalement guidée vers la rédemption. La tâche unique sur l'âme, le

Une dernière semaine auprès de la mer

fait d'aller au Prieuré en étant un pécheur ordinaire, ne provoquait peut-être pas la même faim de Dieu. Et, quelque soit votre péché, voire votre crime, Dieu pardonne aux repentants. Il pardonne bien mieux et bien plus vite que les hommes. Même les prêtres ont parfois des réticences. Le viol... Péché s'il en est : fornication et violence.

Le prêtre était encore perdu dans ses pensées en sortant de chez lui. Il devait se rendre dans l'église pour y préparer un enterrement, l'après-midi. Une brave dame, morte chez elle, rappelée naturellement à Dieu en ayant achevé le temps inscrit dans le Livre de Vie.

Mais il n'était qu'à mi-chemin, au milieu du parking qui servait de parvis, quand une voiture de gendarmerie s'arrêta à son niveau. L'adjutant descendit de la place passager et salua le prêtre.

« Excusez-moi, mon Père. Auriez-vous croisé cet individu ce matin ? »

Le sous-officier montra un portrait de l'homme.

« En effet, mon adjutant. Nous avons discuté quelques minutes et je lui ai recommandé de retourner à Morbourg pour se mettre en rapport avec une communauté de réinsertion dont l'Église s'occupe. »

« Bien. Espérons qu'il le fera. Il n'a été condamné que pour une seule affaire mais il pourrait être un tueur en série. Nous aurions préféré qu'il reste au Prieuré, malgré vos réticences. »

Une dernière semaine auprès de la mer

L'adjudant n'attendit pas de réponse. Il salua le prêtre et remonta dans la voiture qui redémarra aussitôt.

Une dernière semaine auprès de la mer

Les souvenirs de Katarina

Après être restée à se morfondre sur une chaise de la cafétéria après le petit-déjeuner, évitant par un regard hostile tout début de commencement d'interaction avec les autres pensionnaires, Katarina s'était traînée, avec ses cannes, jusque dans sa chambre. Elle se dit qu'elle allait y rester et demander au personnel de lui apporter son repas du midi dans sa chambre. Après tout, elle avait droit à cette prestation. Et son handicap justifiait ce caprice. Katarina avait hâte que ce cinéma se termine. Pourquoi était-on ainsi obligé de rester une semaine dans un tel endroit ? Le processus aurait pu s'achever en quelques heures. Satanés parlementaires qui avaient voulu rendre l'exercice d'un droit si compliqué !

Lorsqu'elle était sortie de l'hôpital, elle s'était retrouvée en centre de rééducation. On lui avait appris à se déplacer avec des béquilles. Il fallait attendre une cicatrisation complète avant d'envisager un équipement avec une prothèse. Evidemment, il n'était plus question de participer à un ballet, même amateur.

Son compagnon était venu la voir à l'hôpital, comme ses parents. Les infirmières lui avaient dit. Mais elle était encore sous morphine. Katarina n'avait aucun souvenir de ces visites. Et puis, enfin, alors qu'elle

Une dernière semaine auprès de la mer

pleurait, son compagnon était arrivé. Il l'avait prise dans ses bras le mieux qu'il avait pu. Elle avait commencé par l'entourer elle aussi de ses bras. Puis elle l'avait repoussé avec des « laisse-moi, va-t-en ! Trouve toi une autre fille. » Il n'avait pas compris sa réaction. Il avait voulu la reprendre dans ses bras. Elle avait dû le repousser plus fort, risquer de lui faire mal.

« Ils m'ont coupé une jambe. Je ne suis plus la fille que tu as aimée. Cette fille a disparu. Je ne peux pas t'imposer de vivre avec une handicapée. »

« Je veux vivre avec Katarina. Et Katarina, c'est toi. Ce sera toujours toi. Quand tu reviendras à la maison, nous ferons l'amour et tu jouiras comme avant. Je t'aime, Katarina. »

Elle s'était mise à pleurer, le visage caché dans les mains. L'infirmière, étonnée par les paroles échangées un peu fort, était venue. Elle avait demandé gentiment à son compagnon de la suivre. Il n'était pas revenu à l'hôpital. Au centre de rééducation, elle avait refusé de le recevoir. Il fallait qu'il comprenne que la Katarina qu'il avait connue était morte.

Quand elle était sortie, ses parents n'étaient pas là pour la raccompagner. Mais, lui, l'avait attendue. Il l'avait embrassée. Goulûment. Il ne lui avait pas laissé le loisir d'émettre un avis. Il l'avait aidée à monter dans sa voiture. En silence, ils avaient roulé jusque chez eux. Elle avait utilisé ses cannes pour rejoindre l'ascenseur.

Une dernière semaine auprès de la mer

Il avait suivi, patiemment, au rythme de la nouvelle handicapée.

Pour franchir le seuil, il l'avait prise dans ses bras, attrapant les cannes et les posant contre la porte. Une fois à l'intérieur de l'appartement, il l'avait embrassée en souriant et lui avait simplement demandé : « Katarina, veux-tu m'épouser ? »

Alors, elle avait pleuré. Elle avait tenté de se cacher son visage tordu par la honte mais ses mains étaient coincées. Elle s'était réfugiée comme elle aimait jadis le faire, en se cachant, en se blottissant contre cette épaule forte. Elle n'avait pas répondu à la question. Mais lui n'avait pas cessé de sourire. Il l'avait posée dans un fauteuil, dans le salon, puis était allé chercher les deux cannes qu'il avait posées sur le sol, à côté du fauteuil.

Son compagnon s'était assis en face d'elle. Il l'avait regardée dans les yeux. Il avait souri mais était sérieux, le plus sérieux qu'il n'avait jamais été, le plus résolu.

« Katarina, veux-tu m'épouser ? »

Alors, sans un mot, elle avait attrapé la jambe vide de son pantalon de jogging, l'avait relevée et l'avait laissée tomber, pour bien montrer qu'il manquait quelque chose dans ce pantalon.

« Mais ça n'est plus possible, mon amour. Ça n'est plus possible. »

Une dernière semaine auprès de la mer

Il avait haussé les épaules. « Mais bien sûr que si. Personne ne compte les jambes avant de célébrer un mariage. »

Cela l'avait fait sourire.

« Voilà qui est mieux », avait-il dit.

Les assurances payaient tout ce dont elle avait besoin. Et chaque soir, elle avait essayé de s'abandonner dans les jouissances d'autrefois. Il avait fait le maximum, il s'était démené.

Un jour, Katarina s'était rendue dans la salle de bain. Lui, il était parti travailler. En rentrant, il l'avait retrouvée sur le sol, immobile, tétanisée. Il l'avait ramassée, ramenée dans le salon. Il lui avait demandé si elle ne s'était pas fait mal. Elle avait pleuré. Il avait été voir dans la salle de bain. Il avait retrouvé les cannes qui avaient glissé. Et il avait retrouvé la corde passée autour de la barre du rideau de la douche. Avec un beau nœud coulant. Si elle n'avait pas glissé...

Ne jamais recommencer. Elle avait dû promettre. Ô combien inutile, cette promesse : Katarina était incapable de tenir assez debout pour se passer une corde au cou sans tomber par terre. Et puis elle s'était enfuie, un jour, avec juste un mot laissé sur la table : « oublie moi. » Elle était partie pour le Prieuré.

Une dernière semaine auprès de la mer

Intimité du couple

Les mouettes survolaient la mer, bleue et calme, tout comme le ciel. Étaient-elles bien des mouettes, d'ailleurs ? Des sternes ? Des albatros ? Des goélands ? Les oiseaux étaient loin et Germaine Hébert, outre le fait qu'elle n'avait guère une bonne vue, n'avait jamais vraiment connu les différences entre tous les oiseaux de mer. Ce n'était pas maintenant qu'elle allait apprendre à les reconnaître.

Sur le lit, Martin était allongé. Il ne leur restait, à l'un comme à l'autre, qu'à attendre. Attendre, attendre, attendre. Encore quelques heures, pas même une journée. Quand sa femme le regardait, Martin essayait de ne pas trop grimacer mais la douleur était sourde, continue. Il ne dormait plus. Il ne bougeait plus guère. Les calmants susceptibles d'altérer sa volonté lui étaient interdits.

S'allongeant à son tour, Germaine vint se blottir contre son mari qu'elle entourait au mieux de ses bras, prenant cependant garde à ne pas accroître ses douleurs. Attendre, attendre, attendre. La porte était verrouillée. Il n'était plus question d'aller se promener dans le jardin. A quoi bon, de toutes les façons ? Germaine aussi était vieille, percluse de douleurs. Encore quelques heures, pas même une journée.

Une dernière semaine auprès de la mer

Ils avaient, ensemble, écrit une longue lettre à leurs enfants, à chacun d'entre eux, pour leur expliquer. L'affection était réelle au sein de cette famille. Et, quand on y avait parlé du Prieuré, cela avait été la première dispute depuis bien longtemps. Ils ne comprenaient pas. Ils ne comprendraient pas avant des années. Il faudrait d'abord que la douleur s'efface. Germaine et Martin le savaient. Pourtant, ils étaient venus au Prieuré. Ils avaient tout organisé. Leurs enfants n'auraient rien de particulier à s'occuper. Ils auraient juste à suivre, à jouer les figurants dans une pièce dont ils n'auraient rien écrit.

Pour tous, pour chacun, le Prieuré serait une libération. Même pour ceux qui ne l'admettaient pas. Ni Martin, ni Germaine, n'avaient envisagé un seul instant de reculer. Ils iraient tous les deux jusqu'au bout.

« Pourquoi as-tu voulu ainsi m'accompagner ? Peut-être que si j'étais venu seul, les enfants auraient mieux accepté. »

« Depuis combien de temps as-tu été quelque part, n'importe où, seul ? Nous sommes ensemble pour le meilleur et pour le pire. Et puis, même si j'avais renié mon serment, qu'est-ce que cela aurait vraiment changé ? J'aurais dû venir ici dans peu de temps. Une attente de plus, dans la tristesse de ton absence. Alors, autant tout faire à deux. Je t'aime comme au premier jour. »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Je t'aime comme au premier jour » répéta Martin.

Ils s'embrassèrent sur la bouche. C'était un baiser presque chaste. Germaine posa sa tête sur l'épaule jadis forte de son mari. Cette épaule n'était plus forte. Mais elle était toujours celle de son mari. Et c'était là l'essentiel. Ils avaient vécu ensemble, ils avaient vieilli ensemble, ils achèveraient le processus ensemble.

« Ne t'en fais pas. Nous avons eu raison. Nos enfants le comprendront, un jour. »

Martin opina au jugement définitif de sa femme, de son épouse, de sa compagne, de celle qui avait été toute sa vie durant tant d'années. C'était vrai : comment pourraient-ils vivre l'un sans l'autre ? Il leur fallait bien tout faire ensemble. Tout. Même aller au Prieuré. Surtout aller au Prieuré.

S'allongeant sur le dos, à côté de son mari, Germaine lui saisit une main. Ils regardèrent ensemble par la baie vitrée. Ils ne voyaient la mer qu'auprès de l'horizon, loin, si loin. Ils voyaient surtout le ciel. Ils voyaient les oiseaux, les quelques morceaux infimes de nuages blancs.

Attendre, attendre, attendre. Mais, en fait, non, pas seulement attendre. Germaine et Martin étaient allongés l'un à côté de l'autre. Ils étaient ensemble. Ils étaient heureux qu'il en soit ainsi. Etre ensemble était

Une dernière semaine auprès de la mer

leur bonheur, leur raison d'être. Leur bonheur était complet.

Il leur restait quelques instants avant d'être dérangés par Diane qui leur apporterait leur bouillon et leur dessert. Alors, ils voulaient en profiter complètement.

Dehors, les oiseaux planaient longuement. Ils concédaient parfois l'effort de battre quelques instants des ailes. Mais les courants aériens étaient en général suffisants à leur paresseuse odyssée.

Tout d'un coup, sans que rien ne sembla avertir les spectateurs, l'un ou l'autre des oiseaux décrochait. Il plongeait vers l'océan. Il devenait un bolide, pattes et ailes rapprochées au maximum du corps. Les ailes ne se redéployaient qu'à l'approche de l'onde. Certains plongeaient en entier, d'autre seulement le bec. Et puis le bolide redevenait oiseau, s'envolant doucement vers les hauteurs avant de reprendre sa lente et paresseuse progression. Parfois, il avait un poisson dans le bec.

Martin et Germaine Hébert regardaient les oiseaux vivre. Ensemble. Car, comme disait Antoine de Saint-Exupéry, aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction. Celle de la mer, celle des oiseaux.

Une dernière semaine auprès de la mer

Laurent au bord de la mer

Depuis tant d'années qu'il attendait cela... Laurent était au bord de la falaise, pas très loin du Prieuré. En quittant le curé, il avait remonté la pente, s'était éloigné du village. Il était repassé devant le Prieuré comme devant les ruines du château. Et puis il avait pris un petit chemin pour se rapprocher de la falaise. Il voulait voir la mer. Il voyait la mer.

Il marcha tout d'abord un peu sur le chemin douanier. Puis il trouva une grosse pierre pour s'asseoir. Alors, il s'assit et regarda l'horizon. Le ciel était bleu. Les oiseaux planaient. Parfois, l'un d'entre eux plongeait à la recherche de poisson. Ces oiseaux de mer incarnaient la liberté. C'était sans doute cela qui avait tant manqué à Laurent.

Durant plusieurs heures, il resta ainsi, à regarder l'océan, à respirer ses effluves. Puis il s'aperçut qu'il avait faim. Il avait mangé un bon petit déjeuner, but un verre d'alcool, mais cela ne suffisait pas à nourrir un homme.

Tout d'un coup, Laurent fut rappelé sur Terre. Finies les méditations sur la mer, sur l'océan, sur les oiseaux. Il avait faim. C'était là quelque chose de concret. Il se rappela soudain qu'il n'avait nulle part où aller, sauf peut-être cet endroit indiqué par le curé du

Une dernière semaine auprès de la mer

village. Après la prison d'État, la prison religieuse d'une communauté plus ou moins monastique. Cela ne le tentait guère. Il voulait être libre. Il voulait vivre.

Il regarda son portefeuille. Il n'irait pas loin avec les quelques billets et les trop peu nombreuses pièces. Sans doute pouvait-il s'acheter un peu de pain au supermarché. Ce n'est pas très bon, mais c'est nourrissant et pas cher. Cela permettrait d'attendre un peu avant de prendre des décisions.

Mais il faudrait bien qu'il prenne des décisions. Pour vivre, il faut de l'argent. Pour avoir de l'argent, il faut travailler. Il lui faut se nourrir, bien sûr, mais aussi se loger, se laver, s'habiller... On était au printemps. Il pourrait vivre quelques mois dans les bois. Il pourrait chaparder. Devenir clochard. Puisque tout le monde le rejetait, autant en prendre acte. Il n'en demeurerait pas moins qu'il avait faim. Là, maintenant, tout de suite.

Il fut distrait de ses réflexions par une petite voix chantonnant un air que Laurent ne connaissait pas. Il tourna la tête. Une fille d'une quinzaine d'années s'était engagée sur le chemin comme lui-même l'avait fait quelques heures plus tôt. Elle marchait d'un bon pas. Elle portait un sac en tissu qui semblait bien lourd. Elle se saisit d'un sandwich mais le reposa dans le sac pour y prendre d'abord une bouteille d'eau.

Laurent sourit.

Une dernière semaine auprès de la mer

Katarina face au miroir

Face au miroir de la salle de bain, se tenant en équilibre contre le lavabo, Katarina peignait longuement ses cheveux. Elle avait dû renoncer à tout maquillage mais elle disposait bien d'un peigne dans sa chambre, tout comme d'une brosse à dents. Elle avait toujours aimé ce geste simple, rassurant : discipliner de longs cheveux avec un peigne comme elle disciplinait son corps pour la danse avec les nombreux exercices à la barre. Enfin satisfaite, Katarina rassembla ses cheveux en queue de cheval. Elle sépara deux petites mèches, sur les côtés, qu'elle tressa. Les cheveux se retenaient ainsi d'eux-mêmes, même si l'essentiel était libre. Là encore, on était dans la logique de la danse : une partie du corps disciplinait la liberté pour la rendre opérante. Ses cheveux tombaient désormais harmonieusement dans son dos.

Face au miroir, le bas du corps dissimulé par le lavabo, Katarina se retrouvait comme elle s'aimait. Elle ne voyait plus l'horrible absence, la jambe manquante. Elle se regarda droit dans les yeux. Irait-elle jusqu'au bout, jusqu'à l'achèvement du processus ? Pouvait-elle ainsi détruire ce qu'elle avait mis tant d'années à bâtir ? Renoncer à ce visage d'ange, à ce corps sculpté, à cette poitrine parfaite, n'était-ce pas blasphématoire ?

Une dernière semaine auprès de la mer

Le problème se situait sous le niveau de la ceinture. Son corps n'était plus harmonieusement sculpté. C'était définitivement terminé.

Katarina baissa la tête. Son menton reposa sur sa poitrine. Elle devait rejoindre sa table. Elle avait commandé son repas sur la tablette. Diane n'allait sans doute pas tarder. Katarina savait parfaitement pourquoi elle était là. Elle savait pourquoi elle avait voulu être là.

Saisissant ses cannes, Katarina s'éloigna du miroir trompeur. Elle allait sortir de la salle de bain quand elle se retourna. Elle se regarda alors dans le miroir, désormais plus éloigné. Elle vit alors ses fesses bien moulées dans le pantalon. Mais elle vit aussi la jambe manquante. Hochant la tête, elle sentit une petite larme couler sur l'une de ses joues. Quelques fractions de seconde avaient tout changé. Désormais, elle était incomplète, blessée, brisée, handicapée. Elle ne pouvait pas revenir en arrière et effacer le drame. C'était un passé irrévocable. Son corps n'était plus rien. Son corps était haïssable.

Katarina sautait plus qu'elle ne marchait. C'était l'effet d'utiliser des cannes. Et à chaque saut, elle se haïssait davantage. Enfin, elle se maintint en équilibre un court instant, tira la chaise, réussit à tourner et s'assit avec un soupir.

Elle se retourna vers la tablette. Elle vérifia ce qu'elle avait commandé. Tout d'abord, un saucisson en brioche chaud avec une compotée d'oignons. Puis une

Une dernière semaine auprès de la mer

sole grillée, sa sauce crème et crevettes, accompagnée également d'un gratin de riz à la béchamel et au Comté. Et, pour finir, une Forêt Noire au chocolat amer et à la framboise. Que des choses qu'elle se refusait jusqu'à présent. Il ne fallait pas abîmer son corps, manger du gras, risquer de grossir, déformer ses fesses, ne plus rentrer dans ses costumes.

Basta ! Qu'importe, désormais, qu'elle grossisse. Qu'importe qu'elle se fasse plaisir. Que son corps soit maudit. Il l'est déjà. Ce n'est pas un gâteau à la crème qui y changera quelque chose. La graisse qui s'accumulerait sur les fesses ne pourrait pas se transformer en jambe nouvelle.

Tout d'un coup, on frappa à la porte.

« Oui ? Entrez ! » hurla Katarina.

Diane pénétra dans la chambre en portant un plateau fumant.

« Bonjour, Katarina. Voici ton repas comme demandé. Je crois que je n'ai rien oublié. »

L'ancienne danseuse examina le plateau devant elle. Elle sourit.

« Non, tout est là. Merci. »

« Alors, je te souhaite un bon appétit. »

« Merci. »

« Mais tu m'étonnes tout de même. Enfin, tu me déçois, même. Bien entendu, il n'y a aucun soucis à t'amener ton repas. Je suis aussi payé pour ça. Je reviendrai dans une heure récupérer la vaisselle,

Une dernière semaine auprès de la mer

d'ailleurs. Mais, une danseuse comme toi, je ne pensais pas que tu t'enfermerais... »

« Je ne suis plus danseuse. Il me manque une jambe. »

« Et alors? Il t'en reste une, que tu as su muscler au fil des années. Tu faisais des tas de figures sur une seule jambe. Avec une grande élégance. C'est dommage que tu aies renoncé à cette élégance. »

« Je vais manger pendant que c'est chaud. A dans une heure. Merci. »

« A tout à l'heure. »

Et Diane sortit. Avec sauvagerie, Katarina attaqua le saucisson en brioche. Bon Dieu ! Qu'il était bon ! La jeune femme se sentit envahie par une immense félicité. Oui, la vie pouvait comporter de bien agréables moments. Katarina se força à ralentir le rythme de sa fourchette. Une sole, cela se déguste. Il en est évidemment de même d'une excellente Forêt Noire.

Elle tourna sa chaise vers l'océan, par delà la fenêtre, en souriant. Mais elle fut soudain prise d'une sorte de fureur. Renoncer à l'élégance. Comment, elle, pourrait-elle renoncer à l'élégance ? Elle rumina un certain temps, maudissant Diane. Puis, elle se leva en s'appuyant contre la table, étendit les bras en croix et sauta à cloche-pied en effectuant une demi-rotation sur un axe vertical.

Une dernière semaine auprès de la mer

Crime dans les bois

L'herbe était humide de rosée. Ce n'est pas une si bonne idée que cela de dormir par terre dans les bois. Laurent avait été réveillé par le soleil. Il regarda sa main : elle l'avait mordu, la garce. Cela lui faisait mal. Pas de doute, il avait perdu son talent et ses habitudes. Et puis, s'endormir là... Quel imbécile tout de même.

En plus, il vit qu'il lui restait des cheveux ensanglantés coincés dans ses ongles trop longs. Il devait y avoir des traces ADN partout. Et même des empreintes digitales. Mais quel imbécile ! Quel imbécile !

En plus, il n'était qu'à quelques dizaines de mètres du Prieuré. Il en apercevait les bâtiments un peu plus loin, dans le sous-bois. Le chemin d'où il venait longeait ce petit bois pour rejoindre la falaise avant de suivre la côte.

Il saisit une cheville de la fille. A travers son collant, il sentit que la chair était froide. Quand il poussa légèrement, il bougea tout le corps. Il avait été saisi par la rigidité cadavérique. Pour resserrer des jambes écartées comme ça, ça n'allait pas être simple.

Et puis, entre les cuisses, le collant était totalement déchiré, la culotte repoussée sur le côté. Il y avait un peu de sang. La fille devait être vierge, avant

Une dernière semaine auprès de la mer

hier. Et des mouches se posaient sur le pubis. Elles avaient faim, elles aussi.

Le regard de Laurent remonta le long du buste. La veste grande ouverte révélait le T-shirt déchiré, la jeune poitrine à l'air qu'il avait aimé triturer. Bien onze ans qu'il n'avait pas pu toucher une poitrine de femme. Enfin, de fille. Pas tout à fait formée mais déjà suffisamment pour être bonne à défoncer.

La bouche ouverte en une affreuse grimace n'incitait pas au baiser. Surtout qu'il y avait du sang qui coulait par les narines. Non, qui avait coulé. Le sang était sec. Les yeux étaient ouverts. Ils étaient même tout à fait ouverts, exprimant un effroi absolu.

Le crâne comprenait quelques tâches sanguinolentes, surtout là où il semblait manquer des cheveux. La pierre contre laquelle il reposait était également ensanglantée. Laurent avait frappé trop fort, trop vite. La fille était déjà morte quand il l'avait violée. Ou tellement assommée que ça ne faisait guère de différence. Laurent avait vraiment perdu tout talent. Il avait été privé des cris, des pleurs, des mouvements désordonnés, bref du sel qu'il appréciait tant.

Des mouches se posaient régulièrement sur toutes les surfaces de peau nues, avec une nette prédilection pour les endroits comprenant du sang sec. Dégoûtant. Répugnant. Laurent eut un frisson. Plus question de s'amuser avec ce cadavre. Il fallait s'en débarrasser.

Une dernière semaine auprès de la mer

La terre était trop dure pour être creusée à la main. Il regarda autour de lui. La falaise n'était pas très loin. La fille aurait pu tomber. C'est des choses qui arrivent souvent. On se penche un peu trop pour regarder les vagues, un coup de vent et, hop, un accident bête.

Il rabattit la jupe sur le pubis, chassant les mouches qui y tenaient conférence. Il récupéra le sac et repassa la lanière en bandoulière au corps immobile. Le sac était vide. La fille avait évidemment mangé en route. Mais elle était bien élevée. Laurent retrouva la bouteille vide et les emballages divers. Il les remit dans le sac.

Laurent attrapa la fille sous les aisselles et commença à tirer en marchant en arrière. Les baskets laissaient des traces dans le sol. Laurent jura. Il laissa retomber le cadavre. Il se gratta le crâne. Comment devait-il faire ?

Il haussa les épaules. La solution était simple. Il prit la fille dans ses bras, évitant juste d'approcher de son visage la bouche à l'haleine fétide. Puis il se mit en route vers la falaise.

Pour s'approcher du bord, il fallait qu'il sorte du bois. Il s'avança donc à découvert, sur le chemin, portant le corps aux membres écartés dans les bras. Il vit trop tard les deux gendarmes qui suivaient le chemin douanier. Un des deux sortit son sifflet. Le bruit strident retentit. Les deux militaires couraient pour le rejoindre.

Une dernière semaine auprès de la mer

A l'entrée du chemin, il y avait une voiture de gendarmerie. Deux autres, sans doute venus récupérer leurs collègues, en sortirent soudain. De toute évidence, la disparition de la fille avait dû être signalée la veille au soir et la patrouille être lancée sur son itinéraire quand le soleil s'était levé.

Et Laurent se trouvait donc coincé entre deux patrouilles de gendarmes, bien à découvert, avec un cadavre dans les bras. Et un cadavre qui sentait bien le cadavre à des dizaines de mètres, avec une belle raideur cadavérique reconnaissable de loin.

Il aurait peut-être dû rester au Prieuré. Tout aurait fini proprement. Dans de beaux draps blancs. Du moins, c'est ce qu'on disait. Pour l'heure, c'était Laurent qui était dans de beaux draps, blancs ou pas.

Il sourit. Avait-il vraiment le genre à finir proprement dans des draps blancs ? Franchement ? Cela aurait été indigne de lui. Non, il fallait quelque chose de chouette. Un truc dont on parlerait dans les journaux.

Le bord de la falaise était là. A quelques centimètres. Pas même un pas.

« Tu viens ? On va faire un tour... »

Portant la fille dans ses bras, comme s'il allait franchir le seuil du domicile conjugal un soir de noce, il fit un pas. Un dernier pas. Laurent sourit.

Une dernière semaine auprès de la mer

La vidéo

Le soleil avait réveillé Carole. Quoiqu'il arriverait, ce serait la dernière fois que Carole se réveillerait dans cette chambre. Mais il manquait une étape. Dans l'autre établissement, cela était arrivé la veille de l'achèvement du processus, pas le jour même. Il devait y avoir de petits écarts comme cela entre établissements.

Elle se leva, passa aux toilettes, prit sa douche, se coiffa et mit la dernière tenue qui lui avait été fournie. Elle eut un petit moment d'hésitation en saisissant celle-ci, laissant le placard vide. Elle sentit encore une fois ses entrailles se nouer. Mais elle refusa de s'abandonner à une nouvelle nausée.

Se précipitant à travers la chambre, elle ouvrit la porte du balcon et alla se plaquer contre la grille, face à la mer. Carole sentit sur son visage les embruns. Elle entendit les cris des oiseaux de mer. Elle aspira de grandes goulées d'air par la bouche. La nausée s'en alla.

Mais Carole resta là, à regarder l'infini. Elle accrocha ses doigts dans la grille, pour bien la tirer vers elle, pour y coller tout à fait son visage. Combien de temps garda-t-elle cette position ? Carole ne mesura pas. Elle ne regarda pas l'horloge.

Une dernière semaine auprès de la mer

Du moins, elle ne la regarda pas avant d'entendre frapper. Il était un peu plus de onze heures. Revenant dans sa chambre, laissant la porte se refermer d'elle-même, elle cria simplement « entrez ».

Charles entra donc. Il ne portait pas de plateau-repas. Il n'avait même rien dans les mains. Ce n'était pas l'heure du repas et apporter le bouillon n'était pas l'objet de sa visite.

« Bonjour, Carole. Il reste une petite formalité à accomplir mais qui est obligatoire. »

« Bonjour, Charles. Oui, je sais. Dans l'autre établissement, c'était la veille du dernier jour. »

« Il y a ce genre de petites différences entre établissements. Si tu veux bien t'asseoir à la table... »

Carole s'exécuta. Charles s'assit sur le lit et manipula la tablette en saisissant un code spécial. Il lança une vidéo. Carole frémit. Elle savait ce qu'elle allait regarder.

Une femme entre deux âges s'allongea sur une sorte de lit d'hôpital. Une infirmière lui posa un cathéter sur une veine d'un bras. Carole se détourna en fermant les yeux. Charles déclencha aussitôt une pause et recula la vidéo de quelques secondes.

« Tu sais que tu dois regarder. »

« Je déteste les piqûres. C'est pour cela que, cette fois, j'ai choisi la méthode mécanique. Pourquoi tu me montres ça ? »

Une dernière semaine auprès de la mer

« C'est la Loi. Tu verras la méthode mécanique après. »

« Tu sais que j'ai craqué la dernière fois à cause de cette vidéo. »

« Je sais que c'est après l'avoir regardée que tu as demandé à quitter l'autre établissement. Maintenant, je te demande de bien vouloir regarder cette vidéo. Tu seras expulsée avant l'achèvement du processus si tu t'y refuses. »

La menace fit son effet. Carole retourna la tête vers l'écran. Elle avait les yeux embués de larmes et, finalement, ne voyait pas grand-chose. Charles relança la lecture. Cette fois, Carole ne bougea pas. Elle sentit la nausée l'envahir, ses tripes se tordre de nouveau, mais elle ne bougea pas. Après la méthode chimique, la vidéo montra la méthode mécanique. Carole se força alors à s'essuyer les yeux d'un revers de manche. Il fallait qu'elle sache exactement ce qui allait arriver. Elle respirait par la bouche, avec halètements. Son ventre lui faisait si mal. Et son cœur battait tant, comme pour sortir de sa poitrine.

La vidéo se termina en montrant ce qu'il advenait après l'achèvement du processus. Carole se calmait progressivement. Cette fois, c'était moins impliquant. Enfin, la lecture s'acheva. Charles se leva et posa une main amicale sur une épaule de Carole.

« Je te rappelle que, ce midi, à l'auberge du village, le menu comprend un chaudron de la mer aux

Une dernière semaine auprès de la mer

poissons et coquillages de la région. Quant au dessert, c'est la célèbre tourte aux pommes et aux quetsches qui a fait la réputation de sa cuisine. »

« Je préfère un bon bouillon et une compote » murmura Carole avec une voix enrouée.

Charles soupira puis il commença à s'éloigner.

« Je t'apporte cela dans moins d'une heure. »

Comme Carole ne bougeait pas de sa chaise, semblant tétanisée, Charles revint se placer derrière elle, posant cette fois chacune de ses mains sur une épaule de la jeune femme.

« Tu es une fille bien, Carole. Sache qu'il n'y a aucune honte à quitter le Prieuré. Ce n'est pas une lâcheté. »

« Je n'échouerais pas une deuxième fois. Il te faudra achever le processus dans quelques heures. »

« Et j'aimerais vraiment te faire goûter cette fameuse soupe de poissons. Avec un petit vin blanc sec. Et la tourte est magique. Je pense que je m'en offrirai une part, tout à l'heure. »

« Pour te remettre, après l'achèvement du processus ? »

« Pour ça, j'ai des bouteilles de whisky chez moi. »

Charles retira ses mains, se tut et sortit rapidement, comme s'il avait eu un aveu honteux.

Une dernière semaine auprès de la mer

La renaissance de Katarina

Renoncer à l'élégance ? Non, il n'en était pas question. Dans sa chambre, Katarina n'avait pas assez de place. Alors, elle était venue dans un couloir, celui le plus loin de la cafétéria. Elle avait plié le genou, le seul qui lui restait, pour poser au sol ses cannes. Puis elle s'était de nouveau mise debout. Elle avait gardé une bonne musculature, finalement.

Elle s'aplatit, le dos contre le mur. Ses bras étaient étendus, en croix, les paumes collées à la peinture. En rythme, les épaules bougèrent en symétrie, l'une s'abaissant quand l'autre se relevait. Puis les bras commencèrent leur mouvement vers le corps sans que le rythme des mouvements verticaux des épaules ne change. Quand les pouces touchèrent son buste, les bras repartirent dans l'autre sens.

Cette chorégraphie, elle l'avait exécutée lors d'un spectacle de danse moderne, quelques mois plus tôt. Katarina entendait la musique rythmée du spectacle. Elle revoyait la salle remplie. Certes, ce n'était pas un opéra mais une salle de concert.

Au mouvement des bras, un nouveau s'ajouta : celui du genou. Le corps descendait puis remontait. La coordination devenait complexe. Katarina ne voulait pas se tromper. Elle était virtuellement sur scène. Mais

Une dernière semaine auprès de la mer

un public moins virtuel commençait à s'approcher, un public avec déambulateurs ou à pas lents, parfois chauve et sans sourcil.

L'équilibre. Tout est une question d'équilibre. La musique, seule Katarina l'entendait. Parce qu'elle était dans la salle de spectacle où elle était jouée. Et elle entendit le changement instrumental. C'était le signal.

La chorégraphie changea brutalement. Les bras restaient à l'horizontal, sans les mouvements complexes des épaules qui avaient cessé. Mais le buste descendait le long du mur. Tout d'un coup, la jambe unique se détendit, éloigna légèrement la danseuse du mur grâce à un mouvement du buste vers l'avant pour lui permettre de tourner. Ce n'était pas un véritable axel sans le jeu de jambe adéquat mais Katarina se retrouva bien face contre le mur, les paumes de nouveau contre la peinture.

Le buste montait, descendait, montait... au rythme de la musique virtuelle. Puis Katarina refit un saut et une rotation pour revenir dans sa position de départ.

Elle sourit et s'arrêta, épuisée. Oui, elle pouvait encore avoir de l'élégance.

Elle se crut pour de bon revenue dans la salle de spectacle en entendant des applaudissements. Il lui fallut quelques secondes, fermer et rouvrir les yeux plusieurs fois, pour comprendre qu'elle était bien

Une dernière semaine auprès de la mer

toujours au Prieuré et que les applaudissements étaient ceux des autres pensionnaires.

Pour saluer, elle posa sa main droite sur son sein gauche et inclina légèrement la tête. Elle ne pouvait pas faire de révérence. Mais elle dut recommencer : les applaudissements continuaient.

Elle se baissa en pliant son genou et ramassa ses cannes. Son genou lui faisait mal. Elle était fatiguée. Fatiguée mais heureuse. Les applaudissements cessèrent progressivement mais plusieurs pensionnaires vinrent la féliciter de vive voix et la remercier de leur avoir donné encore un peu de joie. Pour la première fois depuis l'accident, Katarina se sentit bien.

Comme elle se dirigeait vers sa chambre, elle rencontra, au coin, là où le couloir tournait pour passer devant sa porte, Diane. Elle était appuyée, une épaule contre le mur. Diane mima un rapide applaudissement silencieux en souriant. Katarina lui répondit par une sorte de petit rire de satisfaction.

« Jamais je ne renoncerai à l'élégance. »

« Jamais tu ne renonceras. Tu viens à la cafétéria ? Les autres pensionnaires ont apprécié ta démonstration. Et puis, comme ça, tu auras le choix des plats. Tu pourras même te resservir. Il y a du poulet aux arachides et aux épices. Pas beaucoup car nos pensionnaires âgés n'aiment pas les plats exotiques. Je crois qu'il y a aussi un sauté de mouton bourguignon, un ovin au vin. Le poisson, j'ai oublié. »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Et les desserts ? »

« Des tartes aux fruits, une mousse onctueuse à la framboise et un fondant mi-cuit au chocolat. »

« Bah... Va pour la gourmandise. Je vais y aller. Et je me servirai moi-même. »

« Après le déjeuner, pourrait-on se voir dans ta chambre ? J'ai quelque chose de personnel à te dire. »

Katarina haussa les épaules. « Bien sûr ! »

Elle mangea lentement. Elle dut parler avec de nombreux pensionnaires. Tous lui dirent qu'elle était une formidable danseuse. Ils regardaient, parfois, un bref instant, la jambe manquante pour revenir admirer le doux visage avec plus encore de dévotion. Katarina était bien une étoile. Elle prit plusieurs cafés.

Enfin, il devait être vers quinze heures, elle retourna dans sa chambre. Elle se déplaçait plus vivement qu'avant, comme si elle possédait désormais trois jambes. Elle avait admis que les cannes étaient de nouveaux membres. Elle imaginait même des chorégraphies lui permettant d'en tirer partie.

Diane l'attendait devant la porte. Elle entra à la suite de la pensionnaire.

Katarina s'assit sur la chaise devant la table et posa ses cannes contre le mur.

« Alors ? » demanda-t-elle.

Une dernière semaine auprès de la mer

« Ton compagnon a appelé. Il est à l'auberge du village depuis hier soir. Il t'attend. »

« Comment a-t-il su ? »

« Tu pourrais lui demander... »

En fait, et Diane le savait bien, c'était très simple : les déclarations officielles obligatoires laissaient des quantités de traces. On ne pouvait pas se rendre discrètement au Prieuré. La Loi avait tout fait pour que ce soit impossible.

Katarina baissa la tête, toute joie effacée de son visage. Elle était venue au Prieuré dans un but simple. Dans un but assumé. Et, là, elle venait de reprendre confiance en elle. Et son compagnon l'attendait. Le moment était bien choisi par Diane.

Lentement, une perle d'humidité glissa sur une joue de la danseuse. Puis de la deuxième. Pourquoi la torturer ainsi ? Elle avait décidé de venir au Prieuré. Elle l'avait voulu. Comment danser avec une jambe en moins ? Comment être aimée avec une jambe en moins ? Comment vivre avec une jambe en moins ?

Et puis elle avait dansé une chorégraphie moderne. Elle avait été applaudie. Et son compagnon avait parcouru toute cette distance... C'était bien qu'il l'aimait. Qu'il l'aimait toujours, même si elle n'était plus entière.

Diane prononça alors une phrase qui fit se redresser le visage défait de Katarina, transformer sa peine en fureur.

Une dernière semaine auprès de la mer

« En venant au Prieuré, c'était la première fois de ta vie que tu renonçais. »

Diane lui sourit tristement, avec compassion. Et puis elle laissa sa pensionnaire réfléchir. Une fois sortie de la chambre, elle se sentit satisfaite. Même si elle savait bien que venir au Prieuré nécessitait une grande dose de courage.

Derrière son comptoir, Josselin Mathurin, le patron de l'auberge de Valbourg, essayait ses verres en regardant le type triste qui venait de s'attabler. Il avait passé l'après-midi sur les quais, à regarder la mer. Puis il était monté dans sa chambre et en était redescendu une heure plus tard, les yeux rougis. Mais un homme ne pleure pas, c'est bien connu.

Le curé avait d'abord cru, comme Josselin Mathurin, que le type venait au Prieuré. Mais, rapidement, ils avaient été détrompés. C'était sa compagne qui y était rentrée. Et il l'aimait. La puissance de l'amour, la puissance de l'espérance... Le curé avait énervé le type qui lui avait gentiment demandé d'aller voir ailleurs, merci.

Il est vrai que le type était venu en voiture, pas avec le car. Et il était interdit de disposer d'un véhicule personnel lors de l'entrée au Prieuré, sauf si quelqu'un le remmenait. Or le type était seul.

La voiture n'avait pas bougé de son emplacement, sur le parking devant le supermarché.

Une dernière semaine auprès de la mer

Une jolie voiture moderne, pas particulièrement luxueuse mais marquant tout de même une certaine aisance, un certain statut social. Le type n'était pas pauvre. Même mal rasé, mal coiffé, les yeux rougis, il gardait une certaine classe, comme un ancien palais abandonné et menaçant ruine.

Il avait posé son téléphone mobile sur la table. Il le regardait davantage que le verre de bière qu'il avait commandé. Le niveau du liquide baissait lentement, très lentement. Chaque gorgée était plus un réflexe qu'un désir de s'abreuver.

En se mettant à table, il avait envoyé un message textuel. Toujours à la même correspondante. Il lui disait toujours où il était. Toujours qu'il l'attendait. Toujours qu'il l'aimait. Mais il n'avait jamais de réponse.

Tout d'un coup, un bruit contre la vitre de la porte d'entrée attira l'attention autant du patron que des clients. Le type sembla bouleversé et se précipita pour ouvrir. Une jeune femme unijambiste était là, avait posé une canne contre la vitrine, et s'apprêtait à ouvrir elle-même la porte.

Allait-il lui sauter dessus, la prendre dans ses bras ? Il avait eu une seconde d'hésitation, les larmes lui montant aux yeux, en tenant la porte ouverte.

« Ferme cette porte, s'il te plaît. Si je dois vivre, je vivrai en restant autonome. Je vais l'ouvrir moi-même. »

Une dernière semaine auprès de la mer

La jeune femme ne l'avait même pas salué. Elle lui avait souri. Elle l'avait regardé droit dans les yeux, avec une détermination, une rage de vivre, à laquelle personne ne pouvait refuser quoique ce soit.

Restant un peu bouche bée, l'homme recula d'un grand pas un peu mécaniquement, lâcha la porte et la laissa se refermer. Quelques secondes d'attente tandis que la porte se refermait. La jeune femme unijambiste et le type se regardaient dans les yeux. Ils attendaient. La porte fut enfin fermée.

Alors, la jeune femme poussa la porte, s'en servant comme point d'appui pour avancer, la coinça avec sa jambe, récupéra sa deuxième canne et, enfin, pénétra d'un bond dans la salle. Puis elle laissa la porte se refermer derrière elle sans avoir jamais quitté le type du regard.

« Eh bien, tu ne me dis pas bonjour ? »

Le type la prit dans ses bras, l'étouffant presque, l'embrassant partout où il pouvait. Cela finit par un long baiser d'amoureux.

« J'aurais pu venir te chercher avec ma voiture. »

« Non. Je voulais marcher jusqu'ici, me prouver que je pouvais le faire. Sinon, je serai retourné au Prieuré. Définitivement. Mais, pour rentrer à la maison, je veux bien que tu me ramènes avec ta voiture. Le car, ce n'est pas très confortable. »

Alors ils s'embrassèrent de nouveau.

Une dernière semaine auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

Le vieux couple

Le moment à la fois attendu et redouté s'approchait. Germaine et Martin Hébert s'étaient embrassés comme s'ils avaient encore vingt ans. Ils s'étaient un peu cachés, dans un coin de la pièce, amenant les autres personnes présentes à sourire. Et puis Diane les avait aidés à s'installer chacun dans un lit haut sur roulettes.

Les deux étaient l'un à côté de l'autre dans cette grande pièce aux murs entièrement blancs. Dans un coin, sur un tabouret, il y avait un gendarme. Il regardait ce qui se passait sans montrer d'émotion. Il s'était juste autorisé un petit sourire quand Germaine et Martin s'étaient embrassés.

Diane installa un cathéter dans le bras droit de Martin puis fit de même pour Germaine. L'infirmière remonta et verrouilla alors les barrières latérales des deux lits. Puis elle les poussa l'un contre l'autre, comme cela lui avait été demandé. Elle enclencha les freins sur les roues. Les lits ne bougeraient plus.

Chaque lit comprenait, intégré à sa tête, un pied à perfusion. Opérant d'abord pour Martin avant de répéter les mêmes gestes pour Germaine, Diane y crocha une poche de liquide physiologique. Elle prit un tube qu'elle connecta d'un côté à la poche, de l'autre au

Une dernière semaine auprès de la mer

cathéter, après avoir fait le vide d'air en laissant couler un peu de liquide dans un verre. Le tube comprenait un embranchement.

Une fois les deux pensionnaires installés avec une perfusion comme dans n'importe quel hôpital, Diane se dirigea vers un coin de la pièce. Elle ramena deux petits chariots comportant une seringue automatique. Le piston pouvait avancer, avec une vitesse régulière pré-définie, sous l'effet d'un petit moteur. Une télécommande avec un long câble y était branchée. Diane installa les seringues à côté de chaque lit, sur les côtés qui ne se touchaient pas.

Elle connecta un tube à l'embranchement de la perfusion de Martin et y fit couler du liquide physiologique, qu'elle récupéra dans le même verre, avant de brancher le tube à la seringue automatique. Elle répéta l'opération pour Germaine. Diane se tourna alors vers le gendarme.

« Si vous voulez bien... »

Le gendarme se leva en soupirant. Il jeta un œil sur les deux personnes âgées alitées. Martin grimaçait sous la douleur qui l'envahissait toujours plus. Regardant son mari, Germaine souriait, semblant apaisée.

Puis il accompagna Diane à une armoire forte, contre un mur, près de l'endroit où Diane avait récupéré les seringues. Il sortit une clé, Diane une autre. Dans un geste parfaitement synchronisé, ils

Une dernière semaine auprès de la mer

placèrent leurs clés dans des serrures de la porte et tournèrent ensemble. La porte s'ouvrit. Le gendarme prit le registre d'inventaire qui se trouvait sur une étagère. Il compta les boîtes, vérifiant que chacune était toujours scellée. Puis il en prit deux, repéra les numéros de lots sur l'inventaire, nota la date du jour et signa. Puis il donna les boîtes à Diane avant de refermer l'armoire.

Diane ouvrit la première boîte et en retira une petite fiole de verre de quelques centilitres avec un opercule de papier aluminium. Pinçant avec les doigts le tube reliant la seringue à la perfusion de Martin, elle le débrancha. Elle enfonça l'opercule de fiole de verre dans l'extrémité de la seringue. Elle alluma celle-ci. Le piston recula lentement afin de remplir la seringue du contenu de la fiole. Enfin, elle rebrancha le tube de la perfusion et jeta la fiole dans une poubelle métallique où cela fit un bruit sec. Avec la seconde boîte, elle prépara de la même façon la seringue destinée à Germaine.

« Tout est prêt » dit Diane en se tournant vers le gendarme.

Celui-ci s'adressa aux deux personnes alitées, avec une voix gênée. Il hésitait sur le ton et cela se ressentait. Son instinct était d'adopter un ton martial, avec lequel il aurait pu demander les papiers d'identité à un suspect. Il ne pouvait pas le faire dans le cas présent. Il radoucit donc ce ton qu'on devinait malgré

Une dernière semaine auprès de la mer

tout. Déformation professionnelle. Il se tenait pratiquement au garde-à-vous, bien droit.

« Madame, Monsieur, conformément à la Loi, j'ai été requis pour recueillir vos consentements à l'achèvement du processus et remplir ensuite les attestations nécessaires pour l'établissement. »

Martin se tourna vers Germaine.

« Germaine, veux-tu vraiment m'accompagner ? »

« Oui, je le veux » répondit-elle sans hésiter. Elle était une seconde fois en train de se marier. Elle regardait avec amour son mari. Et lui, malgré toutes ces années, doutait encore de cet amour. Elle lui sourit. Elle pouvait bien lui pardonner ce doute.

« Moi, je le veux car je le dois. Je ne peux pas continuer comme cela. »

« Bien » conclut le gendarme. Il recula pour revenir à son tabouret, où il se rassit.

Diane donna une télécommande de seringue à chaque alité.

« Je ne peux pas appuyer sur un bouton. Mes mains... Donnez la mienne à Germaine » soupira Martin.

Diane regarda le gendarme. Celui-ci opina. Alors, elle donna les deux télécommandes à la femme âgée. Chacune ne comprenait qu'un seul bouton rouge au milieu d'un boîtier noir.

Une dernière semaine auprès de la mer

« Appuyer sur la mienne, oui, je le peux. Mais sur la sienne... » soupira Germaine.

« Fais le pour moi, pour notre amour. Tu m'as promis de m'aider. Tu m'as promis de le faire. »

« Oui, je te l'ai promis. »

Passant une main à travers les barreaux des lits, Martin alla la poser sur le bras de Germaine le plus proche. Si cette main n'était plus capable de serrer un objet ou d'appuyer sur un bouton, elle pouvait encore caresser, soutenir, montrer l'amour de son propriétaire.

Des larmes commençaient à couler sur les joues de Germaine. Elle regardait son mari. Lui aussi, soudain, sentit ses yeux devenir humides.

Sur son tabouret, le gendarme tentait de rester stoïque. Diane attendait, debout, les yeux humides, les mains croisées à plat sur son pubis.

Rassemblant ses forces, Martin sourit à sa femme. Il lui dit, tout doucement : « vas-y. Tu fais attendre tout le monde. »

Germaine soupira et hocha la tête contre son oreiller. Elle appuya en même temps sur les deux boutons, chacun dans une main. Les deux seringues s'animèrent ensemble, les pistons progressant lentement pour refouler leur contenu vers les veines des deux alités.

Soudain pris comme d'un manque d'air, Diane alla s'appuyer contre le mur en respirant fortement par la bouche. Elle regardait la scène qu'elle revoyait une

Une dernière semaine auprès de la mer

nouvelle fois. La plupart des pensionnaires du Prieuré choisissaient la méthode chimique. C'était simple, sans douleur. Contrairement à la méthode mécanique, le déclenchement pouvait être commandé dans la plupart des cas par les patients eux-mêmes. Il était rare que Diane ou Charles aient à appuyer sur le bouton. A tous les égards, la méthode chimique était donc préférable.

Les seringues étaient vidées à moitié. Les yeux des deux patients s'étaient fermés. Ils semblaient s'être endormis. Ils étaient calmes. Martin ne connaissait plus de douleur. C'était fini.

Puis il y eut deux bips simultanés. Les deux seringues étaient vides. Diane retira les cathéters des bras des patients et commença à démonter les installations de perfusion. Elle plaça les deux seringues dans un plateau portant une étiquette « passage à l'autoclave » qu'elle posa sur un lit.

Le gendarme signa les deux certificats que Diane lui présenta puis il retourna s'asseoir. Il savait qu'il y avait une autre séance. Diane débloqua les freins et emmena chaque lit, l'un après l'autre, dans une autre salle. A l'ouverture des portes, on sentait un air froid envahir la pièce.

Charles entra alors. Il commença par saluer le gendarme. Il lui fallait attendre sa patiente, dans une salle désormais vide de lits et de seringues.

Une dernière semaine auprès de la mer

Carole et Charles

C'était une petite salle d'attente, ressemblant beaucoup à celle où elle avait commencé son séjour. Mais ce n'était pas la même. Et il n'y avait que quatre chaises. Carole était assise sur l'une d'elle.

Charles était venu la chercher et l'avait emmenée là. Diane accompagnait pour sa part deux personnes âgées qui étaient passées dans la pièce d'à-côté en premier. Charles était ressorti par là où tous étaient rentrés, laissant Carole attendre seule. Elle avait tendu l'oreille mais la pièce devait être bien insonorisée.

Combien de temps avait-elle attendu ? Il était difficile d'estimer le temps. Elle n'avait rien à faire, pas même une revue à lire. Elle était seule face à elle-même. Contrainte de réfléchir sur sa présence en ces lieux.

Quand elle avait senti une douleur dans son ventre, ses tripes commencer à se tordre, elle sut qu'elle allait connaître un nouveau moment de nausée. Il ne le fallait pas. Pas maintenant. Elle se leva, se mit à marcher en rond dans la pièce en se forçant à respirer par la bouche, en contrôlant son rythme respiratoire. La nausée disparut.

Elle était ici de son propre chef. Elle l'avait décidé. Elle n'allait pas reculer maintenant. Elle

Une dernière semaine auprès de la mer

n'échouerait pas si près du but. Elle n'échouerait pas cette fois.

Au bout d'un long moment, Charles revint.

« Tu es toujours décidée ? »

« Oui » répondit Carole d'un ton ferme.

Charles hocha la tête, l'air triste, et disparut dans la pièce suivante. Carole s'aperçut alors qu'il y avait un sas. On ne pouvait pas voir ce qui se passait dans la pièce suivante parce qu'il y avait toujours une porte fermée, soit la première, soit la deuxième.

Quelques minutes plus tard, Diane repassa les portes dans l'autre sens. Elle tendit une couche-culotte à Carole.

« Si tu veux bien baisser ton pantalon et remonter ton haut, je vais te l'installer correctement. Comme tu es une femme, c'est moi qui le fais. Charles s'occupera de toi dès cette double-porte franchie. »

« Mais pourquoi cette couche-culotte ? »

« Pour nous faciliter le travail. Lorsque le processus est achevé, la gravité remplit son office sans aucun sphincter pour l'en empêcher. Tous les muscles ont cessé de fonctionner, même les sphincters. Dois-je te faire un dessin ? »

« Non, j'ai compris » sourit Carole en baissant son pantalon jusqu'aux genoux puis en remontant son haut de telle sorte qu'on pouvait voir son nombril.

Diane installa en quelques secondes la couche culotte. Elle était de toute évidence habituée. Combien

Une dernière semaine auprès de la mer

de fois achevait-on des processus au Prieuré, chaque semaine ? Carole ne savait pas. Mais c'était évidemment une tâche habituelle. La plupart des pensionnaires allaient jusqu'au bout.

« Tu peux remonter ton pantalon et baisser ton haut. »

La voix de Diane était sèche. Elle donnait des ordres. Elle venait d'achever les processus de deux personnes. Cela se voyait dans le tremblement de ses mains, dans la rougeur de ses yeux.

Esthétiquement, Carole trouva qu'elle avait encore perdu. Non seulement, elle avait une tenue ridicule mais, en plus, son bassin avait maintenant augmenté de volume. Heureusement, personne ne la verrait ainsi, en dehors du personnel du Prieuré.

« Si tu désires poursuivre, je t'invite à passer dans la pièce d'à-côté où Charles t'accueillera. »

Carole lui sourit, prononçant un « merci » à peine audible tant sa voix était enrouée. Elle poussa la première porte, se retrouva dans un court couloir. Puis elle poussa la seconde porte.

Elle arriva alors dans une vaste pièce totalement blanche, sauf le sol qui était au contraire noir. Charles lui sourit tristement et l'invita à se tourner vers un coin de la pièce. Un gendarme s'était levé.

« Votre nom, madame, je vous prie. »

« Carole Hague. »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Bien. Je vais assister à l'ensemble du processus pour confirmer, conformément à la loi, que vous avez pleinement consenti. »

Carole hocha la tête. Le gendarme s'étonna soudain, en s'adressant à Charles : « je ne vois pas de lit, de seringue... »

Frémissant à l'évocation de la seringue, Carole l'interrompit : « j'ai demandé une méthode mécanique. »

Le gendarme la regarda, interloqué, se demandant s'il avait bien entendu. C'était la première fois qu'il allait assister à une méthode mécanique, même si, bien sûr, il savait en quoi elle consistait.

Montrant du doigt un endroit du sol, au centre de la pièce, Charles demanda à Carole de venir s'y placer. Un carré d'environ un mètre de côté se découpait dans le sol à cet endroit. Levant la tête, Carole vit un anneau métallique fixé au plafond avec de nombreuses attaches.

Charles s'éloigna un instant pour aller chercher les instruments dont il allait avoir besoin. Il revint avec une corde et un tabouret. La corde comprenait un crochet à une extrémité. Montant sur le tabouret, Charles accrocha la corde à l'anneau. Le reste traînait sur le sol. Une fois redescendu, Charles s'empara de l'autre extrémité de la corde, celle comprenant une boucle avec un nœud coulant.

Carole respirait fortement. Elle pencha la tête. Charles lui passa alors la corde au cou et serra la

Une dernière semaine auprès de la mer

boucle pour que la corde encercle bien le cou, comme un foulard d'un genre particulier. Désormais, la corde touchait à peine le sol. Charles prit le soin de ressortir les cheveux de Carole du sein de la boucle de corde.

L'homme remporta le tabouret dans un coin de la pièce, laissant là Carole. Elle ne pouvait pas s'empêcher de trembler. Ses yeux s'humidifiaient.

Charles revint vers elle avec des colliers de serrage en plastique.

« Croise les poignets, s'il te plaît. »

Carole s'exécuta. Charles lui lia les poignets avec un collier de serrage qu'il ajusta le plus qu'il put. Carole fit une grimace de douleur. Il voulait lui faire mal. Elle le savait. Il voulait qu'elle renonce.

« Serre les jambes. »

Sa voix était impérative, sèche. Charles n'aimait pas ce qu'il était obligé de faire. Ce qu'il était payé pour faire. Encore une fois, il serra au maximum le lien. Après les poignets, Carole eut mal aux chevilles.

Le gendarme s'approcha pour parler à Carole.

« Madame, souhaitez-vous l'achèvement du processus ? »

« Oui, je le veux. »

Le gendarme baissa la tête. Il ne parvint pas à continuer à regarder la jeune femme face à lui. Il retourna s'asseoir sur son tabouret. Il se recomposa un visage neutre pour regarder Carole.

Une dernière semaine auprès de la mer

Charles, désormais, faisait face à sa pensionnaire, à deux mètres de distance tout au plus. Il était triste. Infiniment triste. Il avait branché une télécommande dans une prise au sol.

« Carole... »

« Conformément à la Loi, je requiers l'assistance pour... »

« Carole, je t'aime. »

La jeune femme resta bouche bée. Elle ne s'attendait pas à cela. Il aurait tout essayé pour la dissuader. Mais c'était trop tard. Elle ne voulait pas laisser la nausée se réinstaller. Elle n'allait pas échouer.

« Si tu m'aimes, aide-moi. Appuie sur le bouton. C'est ce qui correspond à mon choix. »

Charles baissa la tête. Il était vaincu. Il appuya sur le bouton. La trappe sous les pieds de Carole s'ouvrit aussitôt. La jeune femme y disparut, sans qu'un son ne sorte de sa gorge.

La corde se tendit brutalement avec un bruit sec. Elle oscilla quelques instants.

Charles tomba à genoux. Il mit ses mains sur ses yeux et pleura.

Une dernière semaine auprès de la mer

Epilogue

Pour la deuxième fois, le Père Jacques Beaumont allait connaître l'hiver à Valbourg. Le vent glacé commençait déjà à souffler de la mer. Les étés étaient brefs, l'automne inconnu. Un an et demi d'échecs.

Mais, malgré tout, tous les jours, il descendait deux fois dans le centre du village, pour attendre le car qui venait de Morbourg. Il était moins entreprenant, désormais, moins impératif. Il se contentait d'indiquer aux passagers qu'il était le curé du village et qu'il était à leur disposition pour les aider. Certains discutaient avec lui. Aucun ne le suivait.

De temps à autre, il voyait certains redescendre la route, passer devant son église et son presbytère. Quand il le pouvait, qu'il était auprès de sa porte ou sur le parvis, il allait à leur rencontre et les invitait à entrer dans l'église. Aucun ne le suivait.

S'ils étaient venus au Prieuré, c'est que, déjà, la rupture avec l'Église était consommée. Pourtant, ceux qui quittaient le Prieuré, généralement, pleuraient. Selon ce qu'ils disaient au patron de l'auberge, Josselin Mathurin, et que celui-ci répétait au curé, ceux qui quittaient le prieuré vivaient en général cela comme un échec. Ils avaient eu peur. Ils avaient fui. Et ils savaient qu'ils paieraient cher leur lâcheté. Certains, privés de

Une dernière semaine auprès de la mer

calmants depuis quelques jours, se tordaient de douleurs. Ils espéraient un miracle, une guérison. Ils avaient finalement peur de mourir, que ce soit au Prieuré ou dans un lit d'hôpital. Et ils savaient qu'ils mourraient bientôt. Comme ils avaient eu peur d'une mort décidée, anticipée, digne, ils mourraient dans le désespoir et la douleur. Ils le savaient.

Chez certains, on ne savait pas trop pourquoi ils étaient venus au Prieuré. Ils semblaient en bonne santé. Parfois, ils étaient même assez jeunes. Mais les raisons pour lesquelles des gens venaient ici appartenaient à la partie la plus intime de l'intimité. S'ils ne voulaient pas en parler, personne ne pouvait avoir l'audace de leur poser des questions. Certains de ceux-là étaient heureux de retrouver un sens à leur vie.

Même s'il n'aimait pas le Prieuré, le patron de l'auberge ne pouvait que constater à quel point c'était un avantage pour son commerce. Sans oublier que, parfois, le personnel du Prieuré venait boire un verre. Ou même plus d'un verre.

Un peu plus d'un an plus tôt, Josselin Mathurin avait même été obligé de jeter dehors l'infirmier, Charles, tellement il était saoul. Il venait de tuer une fille dont il était visiblement tombé amoureux. Charles n'était plus venu pendant quelques mois. Par honte. Désormais, il venait moins souvent qu'avant. Et il était toujours triste. On disait qu'il achetait beaucoup de whisky au supermarché.

Une dernière semaine auprès de la mer

Bref, la vie continuait. Et le Père Jacques Beaumont continuait ses offices dans une église presque vide. En termes de spectacle, la télévision était plus agréable que les messes dans un endroit sinistre et glacé.

Et, persuadé d'avoir été oublié de l'évêque, le Père Jacques Beaumont se faisait doucement à l'idée de finir sa carrière à Valbourg. C'était là sa punition pour son orgueil. Il ne voulait pas retourner en ville ou, du moins, il n'en manifestait pas le désir. Il devait subir son châtiment stoïquement.

Quand il le pouvait, il se vêtait le plus chaudement qu'il pouvait et il allait sur le quai, regarder la mer. Parfois, il se trouvait là alors que les pêcheurs rentraient au port. Il achetait du poisson ou bien on lui en offrait. Le Père Jacques Beaumont pensait à l'infinité de la Création, au sacerdoce des humbles tels ces pêcheurs, à ceux qui ne connaissaient pas les affres de l'orgueil.

Un soir, le Père Jacques Beaumont eut la surprise de voir descendre du car son prédécesseur, le Père Maurice Carteret. Il le salua chaleureusement. Mais il s'excusa tout d'abord de devoir se présenter aux futurs pensionnaires du Prieuré. Quand ce fut fait, il se retourna vers son prédécesseur.

« Voilà une bien agréable surprise ! » lui-dit-il.

Mais sa joie était un peu amoindrie par l'écart entre son souvenir et l'homme qu'il voyait désormais

Une dernière semaine auprès de la mer

devant lui. Le solide paysan avait bien maigri. Il semblait fatigué et triste. En fait, il avait tout simplement vieilli mais de bien plus d'un an, comme si, pendant qu'il était en activité, il avait pu retenir la vieillesse et que, soudain à la retraite, tous les ans étaient arrivés d'un coup.

« Mon cher successeur, puis-je vous demander de m'accueillir cette nuit au Presbytère ? Ne vous dérangez pas de trop pour moi, je repars demain matin de bonne heure. »

« Mais bien entendu ! »

Et les deux prêtres se mirent à marcher, laissant passer la voiture du Prieuré emportant sa cargaison humaine. Sans trop insister, le Père Maurice Carteret signala que la pente était moins drue par la route que par le petit chemin. Les deux prêtres prirent donc la route.

Quand, enfin, ils furent à l'intérieur, à l'abri du vent glacé, les manteaux accrochés aux patères, le Père Maurice Carteret osa enfin parler à son successeur.

« J'ai, dans ma valise, bien entendu, une paire de draps et ce qu'il me faut pour cette nuit, mais aussi une lettre de Monseigneur l'évêque. Il m'a prié de vous la remettre. Ainsi, il espérait que je m'entretiendrais avec vous. »

Le Père Jacques Beaumont invita son prédécesseur à s'asseoir. Puis il se saisit de la lettre qui lui était tendue. Il se demandait ce que signifiait cette

Une dernière semaine auprès de la mer

étrange mise en scène. Pourquoi lui déléguer un messenger ? C'était là quelque chose de bien plus onéreux qu'un timbre.

L'enveloppe n'était pas cachetée.

« Monseigneur l'évêque m'a lu la lettre avant de me la remettre » précisa le vieux prêtre.

Quand il eut extrait la lettre de son enveloppe, le Père Jacques Beaumont commença sa lecture. Rapidement, il eut un certain sourire de satisfaction, même si son plan de pénitence se trouvait bien compromis. L'évêque souhaitait en effet qu'il revienne en ville. La paroisse de Valbourg, dont le nombre de croyants pratiquants baissait en deçà d'un seuil critique, allait être rattachée à une paroisse voisine. Et c'était un poste de vicaire général qui était promis à celui qui ne serait plus curé d'une petite paroisse de campagne. Vu son âge, il pourrait alors, pour peu qu'il se montre digne de ses fonctions, devenir à son tour évêque d'un autre diocèse. Archevêque. Cardinal. Pape peut-être. Le Père Jacques Beaumont acheva sa rêverie en souriant.

« Allez-vous accepter ? » lui demanda d'un air bonhomme le Père Maurice Carteret.

« Vous savez bien que nous avons prononcé un vœu d'obéissance. Je n'ai pas à accepter ou à refuser mais juste à obéir. Même si je me trouve bien indigne de l'honneur qui m'est fait. »

Une dernière semaine auprès de la mer

Le Père Maurice Carteret sourit avant de tousser longuement. Il dût s'essuyer la bouche avec son mouchoir. Malgré tout, son successeur aperçut une trace de sang à la commissure des lèvres avant qu'elle ne soit effacée.

Les deux prêtres se mirent à dîner ensemble. Et, sans que cela ne fût longuement discuté, ils se mirent à regarder la télévision en buvant chacun de l'étrange mixture dont il ne restait pas grand'chose, dans la bouteille qui se trouvait au fond du placard.

Une émission sur les personnes ayant connu un retour en grâce les séduisit. On y montra notamment une jeune danseuse dont le visage n'était pas inconnu au Père Jacques Beaumont. Elle avait été promise au sommet de son art, nommée danseuse étoile. Et puis un accident de la route en avait fait une unijambiste.

Si, au quotidien, elle était désormais équipée d'une prothèse pour marcher, elle avait créé des chorégraphies modernes pour tirer partie de son handicap. Et elle rencontrait un succès considérable à travers le monde. Elle avait fait de l'usage des cannes un art. Elle les utilisait comme deux jambes supplémentaires, parfois comme deux porte-drapeaux ou bien un moyen d'entraîner les pans d'une longue robe de scène avec plus d'élégance qu'elle n'aurait pu le faire en n'étant munie que de ses membres naturels.

Les deux prêtres étaient fascinés par cette jeune femme. Enfin, on expliqua pourquoi le Père Jacques

Une dernière semaine auprès de la mer

Beaumont connaissait son visage : elle avait été pensionnaire du Prieuré. Même si elle ne regrettait pas d'en être sortie, elle en soutenait l'existence et saluait le personnel extraordinaire qu'on y rencontrait. Sans une certaine Diane, cette Katarina serait morte. Le Père Jacques Beaumont fut soudain plus bougon.

Puis il fut l'heure de se coucher après une ultime action de grâce.

Quand il fut dans son lit, prêt à s'abandonner aux bras de Morphée, se réjouissant déjà de se rêver évêque ou pape, le Père Jacques Beaumont s'aperçut soudain que son prédécesseur ne lui avait rien dit qui justifia sa venue jusqu'à lui. Pourquoi l'évêque lui avait-il confié cette lettre ? Il renonça à comprendre avant le lendemain matin.

Comme prévu, la nuit fut riche en rêves agréables. Et le Père Jacques Beaumont se leva comme à son habitude, sans avoir besoin d'un quelconque moyen artificiel. Grande fut sa surprise de constater que le Père Maurice Carteret était déjà debout, habillé et prêt à partir.

« Eh bien, vous ne restez pas un peu plus longtemps que ces quelques heures ? »

« Non, je suis attendu. Et je ne voudrais pas vous retarder pour votre visite au car qui vient de la ville. »

« Puis-je me permettre... Pourquoi Monseigneur l'évêque vous a-t-il confié une lettre qui aurait pu m'être envoyée par la poste ? »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Il voulait que je vienne vous voir. Il espérait que vous sauriez me convaincre. »

« Vous convaincre ? Mais de quoi ? »

« Mon cher, je suis attendu au Prieuré. J'ai fait ce choix il y a maintenant quelques mois. Mais j'ai voulu bien peser ma décision. Et en informer notre évêque, par loyauté à son égard comme à l'égard de l'Église. »

« Mais c'est... »

« Interdit, hérétique... Oui, je sais. Notre Sainte Mère l'Église enseigne qu'il convient de s'en remettre aux seuls décrets divins pour l'heure de mourir. Entrer au Prieuré est un suicide, un suicide assisté selon les termes de la Loi. Eh bien, moi, un prêtre, j'ai fait ce choix maudit depuis des siècles. »

« Pourquoi ? »

Le Père Jacques Beaumont avait soudain adopté un ton dur. Mais son orgueil, encore lui, exigeait que son intellect puisse analyser la décision de son prédécesseur. Son esprit trouverait alors les arguments pour retenir une âme perdue. Et, enfin, il sauverait au moins une âme afin de pouvoir affirmer que sa vie n'aurait pas été perdue.

Tout d'abord, la réponse avait consisté en un long soupir. Combien de fois avait-il dû expliquer, argumenter ? Le Père Maurice Carteret allait donc devoir recommencer. Et affronter un adversaire redoutable. Plus redoutable que l'évêque qui s'était

Une dernière semaine auprès de la mer

finallement défaussé en faveur de son futur vicaire général. Mais il ne faiblirait pas.

« Notre Seigneur nous a fait un don précieux : le libre arbitre. Nous avons à choisir ce qui est bon. Les circonstances, parfois, nous conduisent dans telle ou telle direction. Mais le choix final nous revient toujours. C'est ce qui justifie l'existence du Paradis ou de l'Enfer. »

« Précisément, refuser le don de la vie... »

« Laissez moi terminer, je vous prie. Rappelez-vous chaque parole de Notre Seigneur. Rappelez-vous ses commandements... »

« Tu ne tueras point. »

« Il serait plus exact de dire : tu n'assassineras point. Tu n'imposeras pas la mort à autrui si celui-ci ne l'a pas choisie. Il n'est pas mentionné la question du suicide, malgré ce que veut faire croire notre Sainte Mère l'Église qui reste une institution humaine perfectible et sujette à bien des erreurs et errements. »

Le Père Maurice Carteret toussa. Il s'essuya de nouveau la bouche. Et il ne laissa pas son adversaire prendre la parole, lui intimant même, d'un geste de la main, l'ordre de se taire et d'écouter.

« Nous devons servir. Pas être servi. Or, depuis que j'ai quitté cette paroisse, je ne sers plus à rien. Je suis épuisé, vieux, malade. Je coûte de plus en plus cher en soins. Et cela pour quoi ? Pour rien. En voulant persister à vivre, finalement sans doute peu de temps, je

Une dernière semaine auprès de la mer

serais un poids, un parasite. C'est lorsque, sous l'évidente influence de l'Esprit, j'ai pris conscience de cela, que je me suis tourné vers le Seigneur et que j'ai décidé de remettre mon âme entre Ses mains. En faisant cela, j'assume mon libre arbitre. Et j'assume de ne pas nuire à mes prochains que je me dois, en tant que chrétien et plus encore en tant que prêtre, d'aimer et de soutenir. Je ne réclame pas qu'on m'honore en tant que martyr du service de mes prochains, mais je refuse que l'on me regarde comme un hérétique. »

Restant bouche bée, le Père Jacques Beaumont ne sut que répondre. Le devoir d'obéissance au Pape, à l'Église ? L'argument aurait peu de poids. Le Père Maurice Carteret sourit, amusé par le soudain silence de son adversaire. Il préféra donc se lever.

« Bien. Il est temps, mon cher, de nous quitter. J'ai prévu d'être aux admissions avant l'arrivée du car du matin. Je vous laisse mes bagages. Ils constitueront un cadeau d'adieu. Vous y trouverez notamment quelques livres. C'est léger que je vais me présenter devant mon Créateur. Je vous souhaite une longue et brillante carrière. »

Tous deux debout, ils se serrèrent la main. Puis le Père Maurice Carteret sortit, fermant de lui-même la porte derrière lui. Le Père Jacques Beaumont resta quelques instants comme abruti. Puis il eut besoin de s'asseoir. Il ne comprenait pas. Il n'arrivait pas à bien

Une dernière semaine auprès de la mer

intégrer les arguments qui lui avaient été opposés. Pourquoi n'avait-il rien trouvé à répondre ?

Regardant l'heure, il se décida à se relever et à sortir à son tour. L'autocar ne tarderait plus. Son prédécesseur avait déjà disparu en haut de la montée. Mais, pour la première fois depuis plus d'un an et demi, le Père Jacques Beaumont se demanda s'il avait raison.

Il n'arriva devant l'auberge que quelques instants avant l'autocar. Il eut moins d'enthousiasme encore que les derniers temps à se présenter aux futurs pensionnaires du Prieuré. Comme toujours, aucun ne l'écouta vraiment au-delà de ce qu'exigeait la politesse. Quant aux autres passagers, souvent des habitants ou des travailleurs du village faisant régulièrement voire quotidiennement le voyage, ils connaissaient le prêtre et ses habitudes. Ils le saluaient et vaquaient à leurs affaires.

Quand chacun fut parti et l'autocar sur la route, le prêtre soupira et resta quelques instants debout, devant l'auberge. Josselin Mathurin sortit alors. Il était surpris de voir le prêtre rester là au lieu de repartir, comme d'habitude, furieux vers son église.

« Eh bien, mon père, vous semblez bien morose ce matin. »

« En effet, mon fils. Vous avez vu, hier soir, que mon prédécesseur est revenu au village. »

« Oui, il m'a salué tandis que vous tentiez de convaincre les futurs pensionnaires... »

Une dernière semaine auprès de la mer

« Ce matin, il est entré au Prieuré. »

Bouche bée, Josselin Mathurin resta paralysé quelques secondes avant de bien intégrer les mots du prêtre.

« Vous... Vous en êtes certain, mon père ? »

« Il me l'a dit lui-même. Monseigneur l'évêque lui a confié une lettre pour moi afin qu'il soit obligé de venir me voir. Et de me le dire. »

« Sacré nom de... Euh, pardon, mon père. Je voulais dire : bordel de putain de merde. »

« Ce n'est guère mieux. Je crains que mon sacerdoce ici ne soit inutile. C'est en amont qu'il convient d'agir. C'est aussi ce que pense Monseigneur l'évêque qui me rappelle en ville. La paroisse va fusionner avec une autre. »

Voilà qui n'était pas une bonne nouvelle pour l'aubergiste. Oh, il n'allait pas souvent à l'église et l'absence de curé ne lui faisait ni chaud ni froid en elle-même mais c'était encore une activité qui disparaissait dans le village. Il ne restait plus guère, depuis la fermeture de l'école, que l'auberge et le supermarché. Valbourg mourait à petit feu et il n'y aurait même plus de curé pour lui administrer les derniers sacrements. Les gens venaient même de loin pour mourir ici. Mourir en regardant la mer. Finalement, c'était une industrie comme une autre, une sorte de tourisme.

Le curé et l'aubergiste se saluèrent. Tandis que le second retournait derrière son bar, le premier, lui, ne

Une dernière semaine auprès de la mer

retourna pas à son office. Il avait besoin de marcher, de réfléchir, de méditer. Ce n'était pas son heure habituelle mais il se dirigea vers le port.

Les marins n'étaient pas encore arrivés. Les bateaux attendaient, arrimés au quai. Le prêtre avança donc sur le quai désert et il s'engagea sur la digue qui rétrécissait la petite baie, la crique servant de port, l'estuaire de la Sanbec.

Arrivé au bout, le Père Jacques Beaumont s'arrêta à moins d'un mètre de l'eau. Puis il pivota pour regarder vers l'océan. Il avait besoin de sentir l'immensité, de la voir, de la ressentir. Il avait besoin de Dieu. Qu'Il lui fasse un signe. Qu'Il lui indique quoi faire.

Comment était-il resté muet face à son prédécesseur qui piétinait tout ce qu'il avait défendu toute sa vie ? Comment n'avait-il pas trouvé le moindre argument ? Le prêtre adressait une prière silencieuse au Père invisible et désespérément muet.

L'infini de l'océan donne le sentiment de l'évidence de Dieu. Pourtant, ce jour là, le prêtre ne voyait qu'une étendue d'eau à peine agitée de quelques nuages. Il regardait le ciel, au dessus de l'eau, et il ne voyait pas d'anges mais seulement des oiseaux piaillant avant de plonger pour pêcher quelques poissons.

Où était Dieu ? Pourquoi ne disait-il rien ? Le Père Jacques Beaumont se sentait seul et abandonné, orphelin de son Père céleste. Était-il en train de perdre

Une dernière semaine auprès de la mer

la Foi ? Pouvait-il perdre la Foi alors même qu'il allait devenir vicaire général, évêque, cardinal, Pape... ? Pouvait-il renoncer à ses vœux ?

Le curé fut pris d'un fou rire. Voilà quel était le châtiment de son orgueil. Il perdait la Foi alors même que celle-ci lui ouvrait les honneurs. C'était bien la preuve de l'immense sagesse de Dieu. Donc de son existence. La logique la plus absurde envahissait les lobes de son cerveau. Le curé se demanda s'il ne devenait pas fou.

Alors il se força à regarder l'océan, à respirer largement les embruns, à écouter les oiseaux. Il se força à rechercher l'évidence de Dieu. Et si les oiseaux de mer étaient des anges ? Ou vice-versa ?

Quelque chose perturbait l'esprit du prêtre. Une sorte de nausée lui envahissait le corps. Sa bouche se remplit de salive sans raison. Et, tout d'un coup, une douleur terrible émergea dans sa poitrine. Il ouvrit la bouche pour appeler à l'aide. Aucun son ne jaillit. Ses yeux s'exorbitèrent. Dieu l'appelait. Enfin.

Quelques heures plus tard, des pêcheurs retrouvèrent son cadavre déjà froid, allongé sur le quai dans une position absurde.

Une dernière semaine auprès de la mer

Un petit supplément d'âme

Aimer jusqu'au bout

Aime moi
Aime moi
Aime moi
Aime moi jusqu'au bout

La douleur
La douleur de partir
La douleur
La douleur d'en finir
Parlez-en
Parlez-en
Tous les jours je le vis

Aime moi
Aime moi
Aime moi
Aime moi jusqu'au bout

Toi tu m'aimes
Pas pour me voir souffrir
Toi tu m'aimes
Sans vouloir en finir

Une dernière semaine auprès de la mer

T'as promis
T'as promis
De m'aimer toute ma vie

Aime moi
Aime moi
Aime moi
Aime moi jusqu'au bout

Maintenant
Maintenant, fais le moi
Maintenant
Comme on s'était promis
Pas tout seul
Pas tout seul
Pouvoir finir ma vie

Aime moi
Aime moi
Aime moi
Aime moi jusqu'au bout

Pas de peur
Toi t'es pas aux abois
Pas de peur
Fais moi comme promis
Je peux pas
Je peux pas

Une dernière semaine auprès de la mer

Sans toi finir ma vie

Aime moi

Aime moi

Aime moi

Aime moi jusqu'au bout

Je veux pas

Continuer comme ça

Je veux pas

Que tu m' vois comme ça

Aie pitié

Aie pitié

Et surtout aime moi

Aime moi

Aime moi

Aime moi

Aime moi jusqu'au bout

Oui, c'est ça

Continue comme ça

Oui, c'est ça

Plus de douleur pour moi

Pas ma vie

Pas ma vie

De vivre comme ça

Une dernière semaine auprès de la mer

Bien merci

Bien merci

Bien merci

De m'aimer jusqu'au bout

Une dernière semaine auprès de la mer

Etre ou ne plus être

Etre ou ne pas être
Non, ce n'est pas la question
Etre ou ne plus être
Faut se faire une raison

Un soir, un matin
Une journée
Deux amants rassemblés
Une étreinte endiablée
Etait-ce bien malin
De la féconder ?

Naître ou ne pas naître
Qui t'a posé la question ?
Etre ou ne plus être
Faut se faire une raison

Neuf mois d'attente
Pour la vie
Qu'ils ont voulu pour lui
Il n'est que le fruit
D'une étreinte lente
Va et sois béni !

Naître ou ne pas naître

Une dernière semaine auprès de la mer

Qui t'a posé la question ?
Être ou ne plus être
Faut se faire une raison

Des soirs, des matins
Des journées
Une vie va passer
A un rythme endiablé
Jouir, être malin
Ou désespérer

Être ou ne pas être
Non, ce n'est pas la question
Être ou ne plus être
Faut se faire une raison

Quatre le matin
Trois le soir
Deux pattes le midi
Le sphinx décrit ta vie
Que tu en sois ravi
Que tu broies du noir

Être ou ne pas être
Non, ce n'est pas la question
Être ou ne plus être
Faut se faire une raison

Une dernière semaine auprès de la mer

Pour mille raisons
Sois heureux
Ne sois jamais peureux
Et marche sur des oeufs
En toutes chos's, sois bon
Sois bien digne d'eux

Etre ou ne pas être
Non, ce n'est pas la question
Etre ou ne plus être
Faut se faire une raison

Puis il y aura
Ce jour là
Peut-être tu voudras
Ou bien peut-être pas
Tu n'auras pas le choix
Ou tu choisiras

Vouloir mourir ou pas
Non, ce n'est pas la question
Choisir le temps ou pas
C'est le don de ta raison

Une dernière semaine auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

Rester
A l'abri de son domaine
Si loin de l'amer
Passer
Une dernière semaine
Auprès de la mer

Regarder
Au loin l'infini
Plus près, y'a ta vie
Ressentir
Comme l'envie
D'être banni

Jeter
Au delà ta vie humaine
Rejoindre ta mère
Passer
Une dernière semaine
Auprès de la mer

Ressentir
La forte douleur
Irradiant ton corps
Regarder

Une dernière semaine auprès de la mer

Par delà ton heure
Plus loin que ton corps

Laisser
Sur place ta vie humaine
Pleine de l'amer
Passer
Une dernière semaine
Auprès de la mer

Regarder
Ce sont tes amis
Au sein de ta vie
Ressentir
La peur de leurs pleurs
Douleur en leurs coeurs

Briser
Le désir de vie humaine
Laisser là l'amer
Passer
Une dernière semaine
Auprès de la mer

Demeurer
Au coeur de leurs coeurs
Loin de la douleur
Renoncer

Une dernière semaine auprès de la mer

A rester brisé
Sans la dignité

Rêver
Par delà la vie humaine
Par delà l'amer
Passer
Une dernière semaine
Auprès de la mer

Libérer
Ton corps de sa vie
De toi tes amis
Renoncer
A tout sacrifier
Pour ne rien garder

Donner
A d'autres la vie humaine
Laisser là l'amer
Passer
Une dernière semaine
Auprès de la mer

Une dernière semaine auprès de la mer

Un petit supplément d'âme

On t'a dit
Tu as
Un petit supplément d'âme
On t'a dit
Tu es
Un corps véhicule d'âme

On t'a dit
Bien des choses
Ma foi
On t'a dit
Cueille les roses
De ta vie

On t'a dit
Tu as
Un petit supplément d'âme
On t'a dit
Tu es
Un corps véhicule d'âme

On t'a dit
Tu as le choix
Ma foi
On t'a dit

Une dernière semaine auprès de la mer

Tu n'as pas le droit
De ta vie

On t'a dit
Tu as
Un petit supplément d'âme
On t'a dit
Tu es
Un corps véhicule d'âme

Je te dis
Crois moi
Tu as le choix c'est ton âme
Je te dis
Crois moi
Suis bien les vœux de ton âme

Une dernière semaine auprès de la mer

Table des matières

UN SOIR DE PRINTEMPS.....	7
L'AUTOCAR.....	15
L'ARRIVÉE AU PRIEURÉ.....	23
RETOUR AU PRESBYTÈRE.....	29
L'ACCUEIL.....	33
PHASE 1.....	45
HÉLÉNA.....	51
L'ÉCHEC DU PÈRE JACQUES BEAUMONT.....	55
UNE RENCONTRE INATTENDUE.....	57
HÉLÉNA ABSENTE.....	61
LA BALLERINE.....	65
LA CHAMBRE DE LAURENT.....	69
S'AIMER JUSQU'AU BOUT.....	75
LA VISITE DE CHARLES.....	79
LA FUITE DE LAURENT.....	85
LES SOUVENIRS DE KATARINA.....	91
INTIMITÉ DU COUPLE.....	95
LAURENT AU BORD DE LA MER.....	99
KATARINA FACE AU MIROIR.....	101
CRIME DANS LES BOIS.....	105
LA VIDÉO.....	109
LA RENAISSANCE DE KATARINA.....	113
LE VIEUX COUPLE.....	121
CAROLE ET CHARLES.....	127
ÉPILOGUE.....	133
UN PETIT SUPPLÉMENT D'ÂME.....	147

Une dernière semaine auprès de la mer

AIMER JUSQU'AU BOUT.....	147
ÊTRE OU NE PLUS ÊTRE.....	151
UNE DERNIÈRE SEMAINE AUPRÈS DE LA MER.....	154
UN PETIT SUPPLÉMENT D'ÂME.....	157